

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Etranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

INSTANTANÉS DE LA GUERRE, EN ROUMANIE

UN DÉTACHEMENT TRAVERSE UNE RIVIERE SUR UNE PASSERELLE CONSTRUITE PAR LE GÉNIE



UN HÔTEL TRANSFORME EN AMBULANCE



DEUX SENTINELLES EN EMBUSCADE

Trois documents provenant des lignes roumaines et montrant, d'une part, les abords d'une ambulance installée dans une ville à l'arrière des lignes actuelles ; d'autre part le passage d'un détachement sur un pont jeté hâtivement ; enfin, deux sentinelles d'avant-garde montant la faction dans une prairie, au bord du même cours d'eau.

MARCHANDS DE VIN

Avouons que notre malice est satisfaite quand nous lisons dans les journaux allemands qu'il y a, là-bas aussi, une crise des transports, une crise du charbon, une crise des matières premières. Je dis : notre malice. Nous savons bien que c'est de pain surtout qu'il faut qu'ils manquent, et de pommes de terre; mais nous ne sommes pas fâchés qu'ils manquent de charbon comme nous, qu'ils manquent de matériel roulant plus que nous, et que, après deux ans et demi d'hostilités, leurs chemins de fer, leurs fameux chemins de fer, leurs merveilleux chemins de fer commencent à n'être plus ces chemins de fer que toute l'Europe, et singulièrement la France, leur enviaient.

Au demeurant, nous ne voulons nous faire aucune illusion : nous savons bien que l'organisation allemande triomphera un jour ou l'autre de ces petites difficultés.

Elle n'a pas dit son dernier mot.

Non seulement elle ne l'a pas dit, mais, à présent que nous la jugeons avec le recul nécessaire, nous apercevons qu'elle est encore sur la voie du progrès et qu'elle ne faisait que balbutier au début de la campagne, alors justement que nous l'admirions le plus.

Comme l'être tend à persévérer dans l'être, l'organisation tend chaque jour à s'organiser davantage. On se demande avec effroi où cela peut mener, si cela ne s'arrête jamais.

C'est bien simple : cela mène à la Chine.

Nous n'en sommes pas encore là, je veux dire : ils n'en sont pas encore là, Dieu merci! Mais, depuis la Marne, ils ont fait du chemin. Une annonce, parue dans la *Gazette de Francfort* du 24 décembre dernier, nous suggère une preuve nouvelle des progrès accomplis en un peu plus de vingt-sept mois par l'organisation allemande. Rappelons-nous, selon les récits les plus authentiques de nos victoires de septembre, comment l'ennemi traitait le butin qu'il faisait en pays de vignes.

Il parlait de ce principe, élémentaire, mais contestable, qu'il faut boire le vin quand il est volé.

Ce que les Allemands ont consommé de vins de Champagne en septembre 1914 est véritablement prodigieux. Ils buvaient les bouteilles, les magnums, les jéroboams même, au goulot. Ce n'est pas cette grande saoulerie qui nous a procuré la victoire : elle n'y a pas nui. Les amateurs d'explications poétiques prétendent que l'âme du vin, l'âme du vin français, a combattu pour nous. Ceux qui sont sceptiques en même temps que poètes disent que ce fut là le véritable miracle de la Marne. Est-il besoin de faire observer que cette hypothèse est peu raisonnable? Le plus naturel des phénomènes n'est-il pas que l'on soit bu, comme disent les Anglais, lorsque l'on a trop bu? Mais ne nous attardons pas à ces subtilités et revenons à notre propos.

Boire à mesure, boire au détail le vin qu'on vole, c'est un procédé de barbares, mais non pas de barbares cultivés, de barbares organisés. Instruits par l'expérience, les Allemands s'étaient bien promis d'agir désormais plus systématiquement, si leur vieux Dieu leur faisait la grâce de les accompagner dans un autre pays de vignobles. Or, il leur a fait cette grâce : la Serbie ne produit pas tant de vins que la Champagne, mais elle a des crus renommés; notamment celui de Semendria, qui appartient au roi Pierre. La onzième armée a visité ses domaines, et les experts dégustateurs attachés à cette armée ont observé que le vin de Semendria n'était pas un vin à boire sur place, mais un vin à emporter. Ils l'ont emporté. Voilà le progrès. Quand l'armée allemande envahit une contrée, elle apporte son manger, du moins autant que possible, mais elle emporte la boisson.

Quand on a tiré le vin, on le boit; mais, quand on l'a emporté, on le vend. C'est ce que fait aujourd'hui l'intendance de la onzième armée. Ainsi que tous les grands conquérants, les Boches ont le génie du commerce. Ils savent combien la publicité est utile, et c'est pourquoi l'intendance de la onzième armée a fait paraître dans la *Gazette de Francfort* du 24 décembre (page 15, deuxième colonne) une annonce — qu'*Excelsior* reproduisait hier — où elle vante sa marchandise.

« Les vins blancs fins de Semendria, année 1915, provenant des domaines du roi Pierre, sont, dit-elle, équivalents, pour le prix et la qualité, à un bon cru du Rhin de l'année 1915. »

Elle ajoute :

« La livraison n'est faite que dans les bouteilles d'origine du service de l'intendance de la onzième armée. »

Elle ajoute encore : « Détails par lettre. » A quoi bon? Ce qui précède ne suffit-il point? Quelle amorce pour le public que ces bouteilles d'origine de la onzième armée! Les amateurs de grands crus veulent d'ordinaire la garantie de la mise en bouteilles au château : on les

comble, voici une nouveauté de haut goût, la mise en bouteilles aux armées!

Il y aurait de quoi tenter même les amateurs de France. Malheureusement, nous n'avons pas le droit de faire le commerce avec l'ennemi. De plus, un vin de 1915 est bien jeune. Nous ne ferions pas volontiers notre ordinaire des meilleurs crus du Rhin quand ils n'ont qu'un an, et on ne nous dissimule pas que les vins de Semendria 1915 valent les vins du Rhin 1915, pas davantage. Attendons. Nous pouvons attendre. Les Allemands ne le pouvaient pas. Ils vendent un peu trop tôt : on vend quand on peut.

Diront-ils encore : « Les Anglais nous font une guerre de boutiquiers? » Les neutres jugeront entre la guerre de boutiquiers et la guerre de cambrioleurs.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

Bien peu de gens ont l'air de s'apercevoir qu'il existe un nouvel Etat sur la face du globe. Le fait est qu'il est né sans tambours ni trompettes, que son enfantement n'a pas coûté la peau d'un seul gendarme, bien moins encore une guerre, par conséquent. Quel contraste et quelle leçon pour l'Allemagne, si elle était capable de philosophie, que cette évolution pacifique!

Ce nouvel Etat est l'Islande, tout simplement. L'Islande, vous le savez peut-être, était, sinon une colonie — le mot ne serait pas absolument juste — du moins une dépendance du Danemark. Cette île, l'Ultima Thule des anciens — compte plus de 100.000 kilomètres carrés de superficie, c'est-à-dire qu'elle est plus grande de près d'un quart que l'Irlande. Elle ne possède pourtant que 78.000 habitants, c'est-à-dire moins d'un habitant par kilomètre carré — la France en nourrit 74. Cet Etat sera donc un des plus petits du monde entier.

Les Islandais sont de race scandinave. Ils n'entretenaient aucune animosité contre leurs compatriotes danois. Seulement leurs relations commerciales et sociales avec eux sont rares, et le lien politique était lui-même, depuis 1878, assez relâché. L'Islande a, en effet, depuis cette date un Parlement dont la première Chambre se compose de 14 membres, 6 seulement étant nommés par le roi. Au point de vue intérieur, elle jouissait déjà, par conséquent, d'une large autonomie. Il n'y avait guère qu'au point de vue diplomatique qu'elle dépendait encore du Danemark.

Or, l'Islande n'a guère de rapports commerciaux qu'avec l'Angleterre — ses échanges avec le Danemark, au contraire, ne dépassant que de fort peu un demi-million de francs par an. Elle s'est fatiguée des lenteurs que mettait la métropole à négocier les conventions commerciales avec la Grande-Bretagne, dont elle avait besoin : et alors elle s'est mise à négocier directement et elle a signé ces conventions elle-même sans passer par l'entremise du gouvernement danois.

Celui-ci, qui vient déjà d'obtenir l'autorisation de vendre les Antilles danoises aux Etats-Unis, n'a pas protesté. Il a laissé faire, avec sagesse. Et c'est ainsi qu'on peut dire que l'Islande, pratiquement, constitue maintenant une république indépendante.

Pierre Mille.

Voyageurs ou employés ont dû être très nerveux, ces dernières semaines, sur les lignes des tramways et du métro!

Toujours est-il que nombre de voitures et de wagons ont leurs vitres fendues, et continuent à rouler avec la même sérénité qu'il y a quelques semaines. Cet état de choses peut devenir dangereux pour la sécurité publique : un choc, un serrement de frein trop brusque, et la vitre achèvera de se briser, blessant les voyageurs.

Nous savons bien que le verre est cher et qu'il faut faire des économies. Nous comprenons que les administrations intéressées hésitent un peu à remplacer ces vitres; mais puisque bon gré mal gré il faudra en arriver là, le plus tôt sera le mieux!

C'est assez qu'il y ait du verre cassé! Point n'est besoin qu'il y ait aussi des figures!

Chaque fois que vient au monde une nouvelle année, elle inaugure ses jours par un désappointement. Elle naît, en effet — si l'on y veut bien réfléchir — aux antipodes de l'Europe, dans l'Océan Pacifique,

le 31 décembre, à midi. Il lui faut douze heures pour arriver jusqu'à nos contrées. Ce peu de temps suffit à lui inspirer plus d'un dépit. En effet, elle passe au-dessus de millions d'humains qui la méconnaissent, par faute de s'accorder avec le calendrier grégorien.

Chaleureusement applaudie, il est vrai, en Nouvelle-Zélande et en Australie, elle fait un long voyage à travers l'Asie sans être saluée d'acclamations. Même en Europe, elle ne rencontre pas des hommages unanimes, puisque Russie, Grèce, Serbie et Bulgarie ne l'attendent qu'un peu plus tard.

Et puis, il y a les Coptes d'Egypte et d'Ethiopie qui l'appellent 1633, quand elle est 1917, et les Israélites qui, depuis le 11 septembre, l'ont baptisée 5677. Ce n'est pas tout : 220.000.000 de musulmans, en octobre dernier, l'ont déjà saluée comme l'année 1335 de l'Hégire!

Nous ferons, nous en sommes sûrs, une très agréable surprise aux lettrés parisiens qui comprennent la langue de Shakespeare en leur donnant la primeur d'une nouvelle qui sera certainement confirmée sous peu de jours. Le poète Rabindranath Tagore, de qui ont été publiées en France des œuvres justement appréciées, achève en ce moment dans les Amériques un voyage triomphal où il va, de ville en ville, parlant des peuples alliés et célébrant leur cause sainte.

Bientôt, l'écrivain asiatique repassera les mers, méprisant la torpille germanique, et réparera sur notre boulevard. On assure même qu'il y aurait déjà, arrangement pour une série de trois conférences. Nous savons où elles auront lieu, mais, sur ce détail au moins, nous avons juré le silence.

Les Allemands, dans les pays envahis, ont pris toutes mesures pour que soit réquisitionné à l'extrême tout ce qui est comestible. C'est ainsi que dans l'Avesnois, vers Fourmies et Anor, les éleveurs de lapins doivent déclarer le nombre de lapins qu'ils ont dans leur clapier et en désigner le sexe! Quand des lapereaux viennent au monde, il est obligatoire de le faire savoir le jour même à la kommandantur. Quatre mois après, l'autorité allemande (jour pour jour!) vient les chercher.

Quiconque a des poules doit régulièrement porter à la même kommandantur les œufs pondus dans la proportion de six œufs pour dix poules. Quand une poule ne pond plus, il faut faire une déclaration si l'on veut la tuer. Aucune poule ne doit disparaître sans cette condition.

C'est le 1^{er} janvier, à minuit, que la pêche s'est ouverte à Genève.

A Paris, où nous aimons pourtant bien à pêcher, nous aurions attendu, pour nous livrer à notre passe-temps favori, jusqu'au lendemain matin. Les Suisses sont plus intrépides! Au premier coup de minuit, on pouvait voir les pêcheurs genevois groupés sur les quais et les ponts éclairés par des fanaux. Au dernier coup de minuit, les pêcheurs genevois ont lancé leurs « traîneaux » et leurs lignes.

La première truite a été prise à minuit deux minutes par un pêcheur du quai du Rhône qui, selon l'usage, touchera la prime de 10 francs offerte par Pêche et Sport.

Le « National Cat Club » vient d'organiser, à Londres, une exposition de chats.

Les chats appelés à concourir sont tous des chats anglais, mais il en est des points les plus divers du Royaume-Uni : d'Irlande, d'Ecosse, des îles anglo-françaises. Ils sont placés dans des corbeilles enroulées, doublées de soie bleue ou rose; et les Londoniens, qui adorent les chats, défilent devant eux pour les admirer.

Mais les plus zélés visiteurs sont les Tommies, qui choisissent parmi ces élégants animaux leurs prochaines « mascottes »!

Un de nos écrivains connus a donné récemment un élégant petit bouquin à son éditeur. Et l'éditeur, homme pressé — pressé par l'approche des étrennes — a fait paraître le petit bouquin sans envoyer auparavant à l'auteur les épreuves à corriger.

On devine la catastrophe. Notre écrivain, ouvrant son livre d'une main fiévreuse, y découvrit des coquilles, encore des coquilles, toujours des coquilles, surtout dans les citations anglaises dont le texte est émaillé.

Il paraît que l'auteur gémit :

— Hélas! Puisqu'on admet que les épreuves corrigent l'homme, pourquoi l'homme n'est-il pas admis à corriger ses épreuves?

Le Veilleur.

CROQUIS

"LA LAMPADA"

J'ai conduit hier mon filleul dans un cinéma du quartier de l'Etoile. Car, comme tout le monde — et je m'en honore — j'ai un filleul. C'est un grand diable de soldat russe dont la bravoure n'a d'égale qu'une extrême sentimentalité. En lui s'incarnent tous les beaux caractères de sa race et j'ai connu grâce à lui une indéfinissable impression que je voudrais essayer de rendre dans ces lignes. Je doute pouvoir y réussir.

...Il était onze heures et au sortir de la salle de spectacle nous nous trouvions perdus sur le trottoir, dans la plus complète obscurité. Il faisait froid et les derniers noctambules attardés — mains en poches et col relevé — se hâtaient dans la nuit, telles de mystérieuses silhouettes d'ombres chinoises.

— Je vous reconduis à la Pépinière, dis-je à mon filleul Serge. Il ne faut pas songer à trouver une auto, mais en fumant une cigarette le chemin nous paraîtra court.

Et je l'entraînai vers le boulevard Haussmann.

— Non, me dit-il, pas par là. Suis-moi. Je veux te montrer pourquoi le soldat russe est le premier... je veux dire un des premiers soldats du monde...

Et, sans attendre mon consentement, il passa son bras sous le mien et il m'emmena vers le parc Monceau.

Bien que les ténèbres fussent opaques et qu'il ait vu le jour à Odessa ou à Moscou, Serge se dirigeait à merveille dans un dédale de petites rues. Tranquillement, il me fit tourner à droite, puis à gauche, pour revenir encore à droite. Enfin, il s'arrêta et comme en extase il murmura ce simple mot :

— Regarde !

Je regardai et, médusé par le spectacle, je restai sans rien dire, perdu dans mon admiration.

A l'extrémité de la rue, un temple se dressait. Dans le noir de la nuit, trois clochetons se découpaient d'un noir bleuté plus foncé encore. Mais rien de parisien dans leur architecture. Pour moi qui jamais ne fus en Russie, c'est ainsi que je me figurais le Kremlin. J'évoquais, malgré moi, les chromolithographies, les vieux décors de Michel Strogoff qui avaient enchanté mon enfance, et, à cette heure nocturne, j'étais loin, loin de ce quartier moderne qui, pour moi, n'existait plus.

— Approchons...

En prononçant ce mot, mon grand filleul me tira de ma rêverie.

— Regarde, reprenait-il, regarde la petite lueur rouge, regarde la lampada, c'est beau. Pour moi, c'est toute l'âme de ma patrie qui est représentée dans ce tout petit feu... Regarde...

Il disait vrai. Sur le fond noir du monument, la lumière minuscule — écarlate dans les ténèbres — se détachait comme une goutte de sang. Auprès de Serge le mystique, je comprenais maintenant tout ce que cette veilleuse sacrée pouvait évoquer dans son esprit attaché à la tradition. Ce que nous voyions suspendu sous le porche central du temple n'était plus pour lui une mèche trempée dans de l'huile, une mèche brûlant dans un verre de couleur, mais bien la matérialisation de son Idéal, la raison d'être de la lutte effroyable : le Pays, le Foyer, la Lampada...

— Je n'ai que la permission de minuit, murmura doucement mon filleul pour m'arracher à ma contemplation.

Mais, comme nous nous remettions en marche, Serge, timidement, me demanda du feu :

— Ma cigarette s'est éteinte, me confia-t-il en semblant s'excuser, c'est sans doute l'humidité...

Et comme j'avais aperçu une grosse larme sur le bord de ses paupières :

— Oui, répondis-je, ému moi-même, c'est sûrement l'humidité...

Sheridan.

UN DÉMENTI

Les Allemands ont plus d'une fois « torpillé » la vérité, mais ils n'ont pas coulé la Vérité.

Le ministère de la Marine nous communique la note suivante :

Le radiotélégramme allemand d'aujourd'hui prétend que d'après des informations adressées de Milan, en Suisse, le cuirassé français *Vérité* aurait été torpillé par un sous-marin allemand dans le voisinage de Malte et que, gravement endommagé, il aurait été immobilisé dans le port.

Le fait est absolument faux.

Le *Vérité*, qui fait partie de l'escadre détachée en Grèce, est actuellement dans une de nos bases navales et il ne lui est arrivé aucun accident d'aucune sorte.

Depuis le torpillage du *Gaulois*, survenu le 27 décembre, à 9 heures du matin, il n'y a eu en Méditerranée aucun torpillage de bâtiment de guerre français ou allié.

LA BATAILLE EN ROUMANIE

Les Russes contre-attaquent avec succès devant le Sereth

L'armée austro-allemande de Transylvanie, commandée par le général Arz von Strensberg, est toujours arrêtée à son aile gauche, entre le Trotus et la Kassina, par les troupes russes et roumaines qui gardent les passages. Au centre, la prise de Soveja lui a permis de progresser un peu au delà du confluent de la Putna et du Zabalu. A l'aile droite, la lutte est engagée dans le massif de hauteurs qui sépare la Zabalu de la plaine de Focsani et borde la petite vallée de Milcon.

Depuis ce point jusqu'au Danube, la neuvième armée tout entière marque le pas ; elle a même subi un assez sérieux échec en avant du Sereth, entre l'embouchure de la Rimnica et celle du Buzeu, où les Russes ont repris, par une vigoureuse contre-attaque, les villages de Gulanka, de Kiovenu et de Macsineni, en faisant plus de 200 prisonniers. Entre le Buzeu et le Danube, au sud de Braila, l'armée du Danube est également contenue sur la route de Braila à Viziru.

Prévoyant sans doute que l'arrêt risque de se prolonger, les Allemands signalent qu'à l'ouest et au sud de Focsani leurs troupes « se trouvent devant une position fortifiée des Russes ».

En Dobroudja, l'investissement de Maciu n'est pas encore accompli : les Russes restent maîtres de Jijila et de Vacareni, sur la route de Galatz, ce qui assure leur ligne de retraite.

Que l'ennemi ait attendu de la bataille de Bu-

carest des résultats plus rapides et plus complets, c'est ce que prouve notamment la composition de ses armées de Roumanie. La cavalerie y est représentée par 24 divisions (11 allemandes, 12 autrichiennes et une bulgare), ce qui fait, pour l'ensemble des forces, un peu plus d'une division de cavalerie contre six d'infanterie. Ces divisions forment dans chaque armée des corps indépendants, qui étaient évidemment destinés à la poursuite. Mais la poursuite n'a pu se faire, parce que le front n'a pas été rompu.

Ce n'est pas la première déception de ce genre que donne cette guerre à celui des deux partis qui vient d'obtenir un avantage. Mais jamais la déception n'avait été si forte, parce que jamais le retrait de la ligne n'avait été obtenu à la fois sur une aussi grande étendue. Si malgré des conditions aussi défavorables nos alliés ont pu se reporter d'une position sur l'autre sans se laisser déborder sur aucun point, c'est que la percée brusque des lignes est une opération impossible. La retraite n'a chance de se transformer en déroute que du jour où les troupes délogées de leurs retranchements n'ont plus la force de s'accrocher au terrain. Ce résultat ne peut être obtenu d'un seul coup, si violent soit-il, mais par une série de victoires dont les effets s'accumulent et aboutissent à une démoralisation totale. Alors, et alors seulement, la cavalerie pourra entrer en action pour achever la débâcle.

Jean Villars.

La France accrédite un représentant auprès de M. Venizelos



M. ROBERT DE BILLY

(Voir page 4.)

NOS GRANDS CHEFS



LE GÉNÉRAL DEBENEV

Nous avons publié hier la belle citation à l'ordre du jour qui accompagnait sa récente nomination au grade de général de division.

LA TACTIQUE DU KAISER

Bravades à l'usage interne et métaphores à l'usage externe

La presse allemande continue à commenter la réponse négative des Alliés avec la même fureur que nous signalions hier. Le peuple allemand comptait beaucoup sur le succès immédiat de l'offre de paix du chancelier. Pour atténuer sa déception, on lui parle un langage guerrier, on lui annonce l'extermination prochaine de l'ennemi. C'est également le sens de l'ordre du jour que Guillaume II vient d'adresser à ses troupes pour la nouvelle année. En somme, il s'agit d'administrer à l'Allemagne, lasse de la guerre, un cordial qui la reconforte.

Mais, à l'usage des neutres, et principalement à l'usage de l'Amérique, la méthode et le langage changent.

L'Allemagne se réserve évidemment de continuer la conversation par le canal de Washington. Le comte Bernstorff se donne des airs mystérieux. Il laisse croire volontiers qu'il est dépositaire des conditions de paix que le gouvernement impérial n'a pas pu dire publiquement et qu'il serait tout disposé à dire à l'oreille de qui voudrait les entendre et, par exemple, de M. Wilson. La tactique allemande aux Etats-Unis consiste en résumé à affirmer que l'idée de la paix est lancée et que rien ne pourra arrêter sa marche.

C'est la thèse que l'interprète ordinaire des pensées de la Wilhelmstrasse pour les pays d'outre-mer, le correspondant de journaux américains Cyril Brown, s'est chargé de présenter, à l'aide du charabia et des métaphores les plus extraordinaires que l'on puisse d'ailleurs concevoir. Jamais les ondes de la télégraphie sans fil n'avaient encore transmis un langage aussi digne des Précieuses ridicules. « La colombe, messagère de paix, dit Cyril Brown, a une patte résolument glissée dans la fente de la porte. Etant donnée la force morale qui l'accompagne, c'est une forte position tactique (sic) d'où nulle rhétorique du monde ne pourra la déloger. En

d'autres termes, la colombe de paix est venue pour rester. »

Malgré la force de sa « position tactique », il apparaît que la situation de l'oiseau allemand n'est pas extrêmement confortable. Et si l'on voulait ajouter une image à celles que multiplie Cyril Brown, on pourrait dire que si la colombe a glissé une patte à travers la porte, l'autre patte est retenue par un fil que tiennent solidement les Alliés.

Ce qui embarrasse les Allemands, en effet, dans leurs plaidoyers auprès des neutres, c'est la question des responsabilités que pose la réponse de l'Entente. Un diplomate de Berlin, dont le journaliste américain rapporte les déclarations et qui est évidemment M. Zimmermann lui-même, a beau dire que les discussions sur les origines de la guerre sont oiseuses et « font perdre un temps précieux », on n'échappe pas une difficulté en la niant.

Le diplomate au masque mal attaché se rabat donc sur des à-côtés et sur des distinctions trop subtiles entre les choses que les Alliés disent et celles qu'ils ne disent pas. Leur réponse est jugée prolix pour les parties qui embarassent les empires du Centre. Mais la Wilhelmstrasse tire des déductions infinies du fait que tous les problèmes n'ont pas été abordés par les Alliés, comme s'il était possible, et même indiqué, dans un document de cette nature, de parler de tout, et comme si la réponse n'avait pas dû se borner à présenter les traits essentiels qui caractérisent la guerre aux yeux des gouvernements de l'Entente.

D'ailleurs, la curiosité de l'Allemagne sera peut-être satisfaite, et même au delà de ses desirs, par l'autre réponse des Alliés, celle qu'ils doivent au président Wilson, et dont la publication ne semble plus être qu'une affaire de jours.

Jacques Bainville.

La presse austro-hongroise prend le mot à Berlin

GENÈVE, 2 janvier. — Chose curieuse, après une première note officieuse décrivant comme relativement favorable l'impression de la presse autrichienne, une seconde note parvient ce soir dans laquelle on aperçoit l'intervention allemande et disant, au contraire, que les journaux viennois réservent leur jugement définitif sur la réponse de l'Entente jusqu'à ce que le texte authentique de la note soit connu, mais que le refus des ennemis ne surprend pas les puissances centrales après les déclarations de la presse ennemie et l'ordre du jour du tsar.

Les journaux viennois estiment que la réponse de l'Entente est arrogante et déclarent qu'elle n'est que la répétition des fausses allégations souvent entendues.

Ils déclarent qu'il faut tout particulièrement repousser les prétentions ennemies relatives à l'expiation, aux indemnités et aux garanties, car les puissances centrales n'ont rien à expier, rien à indemniser, rien à garantir.

Ils répètent que la Grande-Bretagne, et la Russie recherchaient cette guerre depuis de nombreuses années. « Cela, disent-ils, sera le jugement de l'Histoire. Que le sang qui va encore couler retombe sur la tête de l'Entente ! Les Impériaux vont concentrer toute leur énergie à poursuivre la guerre. »

Tandis que la presse austro-allemande s'empresse de fermer la parenthèse de paix ouverte le 12 décembre, quelques journaux de la Suisse allemande nourrissent encore un espoir.

La *National Zeitung*, de Bâle estime que la note de l'Entente, mettant au premier plan les réparations et les restitutions, n'a rien de contraire aux déclarations allemandes.

Sur ce sujet, le *Bund*, de Berne, est moins optimiste. Il estime que la réponse est celle qu'on prévoyait et qu'à part la question de la Belgique elle n'expose pas les exigences pratiques des Alliés.

Un ordre du jour significatif

AMSTERDAM, 2 janvier. — La section néerlandaise de la Ligue des pays neutres communique la note suivante :

La section néerlandaise de la Ligue des pays neutres ayant pris connaissance de la note de M. Wilson et de la déclaration de M. Lansing, qui l'a accompagnée, relative à une intervention éventuelle de l'Amérique dans la guerre :

Considérant que les Alliés ont fait connaître, à plusieurs reprises, les conditions générales d'une paix durable, telle que doivent la désirer les nations civilisées et en particulier les petits Etats ;

Que les puissances centrales se sont abstenues de faire des propositions concrètes, pouvant servir de base à des négociations éventuelles ;

Qu'en outre, ces puissances n'ont rien fait pour mettre fin aux vexations dont sont victimes les populations envahies, pour arrêter les massacres d'Arménie, les déportations de Belgique, la guerre sous-marine, poursuivie même contre les bateaux marchands ;

Estime, avec la majeure partie du peuple hol-

landais, que, dans l'intérêt de l'humanité tout entière, et surtout des petits Etats neutres, la guerre libératrice doit être continuée avec vigueur et jusqu'à complète victoire des Alliés.

L'éloquence du kaiser n'a pas de succès en Amérique

NEW-YORK, 3 janvier. — Le récent discours prononcé par le kaiser sur la « victoire allemande » est universellement qualifié ici de vantardise et l'on considère le discours de ce « vaniteux ridicule » comme dénué de toute vérité.

Le *World* apprécie en termes sévères la proclamation du kaiser à l'occasion du nouvel an. Il se demande ce que Guillaume II pourrait dire de plus si la flotte anglaise était au fond de l'Océan, si les troupes allemandes occupaient Londres, Paris, Rome.

Le genre de rhétorique dont use le kaiser peut être bon pour l'usage des Allemands, mais il n'est guère propre à favoriser l'ouverture des pourparlers de paix.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 3 Janvier (84^e jour de la guerre)

14 HEURES

Duel d'artillerie assez vif au nord et au sud de la Somme, DANS LA REGION DE ROUVROY ET DANS CELLE DE VERDUN, AUTOUR DU MORT-HOMME ET DE BEZONVAUX.

EN CHAMPAGNE nos patrouilles, très actives, ont ramené des prisonniers.

23 HEURES.

Canonnade habituelle sur divers points du front.

Communiqué britannique

20 HEURES 25.

L'artillerie ennemie s'est montrée très active, au cours de la matinée, dans la REGION DE SOUCHEZ et dans la moitié SUD DU SAILLANT D'YPRES.

Partout ailleurs, activité intermittente des deux artilleries.

Communiqué belge

Violente lutte d'artillerie dans la REGION DE STEENSTRAETE au cours de l'après-midi du 3 janvier. Nos batteries ont causé de sérieux dégâts aux positions allemandes.

Activité ordinaire sur le reste du front.

L'Autriche demande des renforts à la Turquie

BERNE, 2 janvier. — Le gouvernement autrichien vient de demander de nouvelles troupes à Constantinople. Celles que l'on avait reçues précédemment ont été envoyées sur le front oriental, où elles ont rendu les plus grands services, mais où elles ont perdu en tués et prisonniers les deux tiers de leur effectif. L'état-major autrichien demande maintenant deux divisions qui renforceraient les fronts pour la campagne du printemps.

Il paraît que cette nouvelle exigence a rencontré une forte opposition à Constantinople, qui s'inquiète de la reprise des offensives anglaises en Asie Mineure et en Arabie. Mais on ne doute pas que la Turquie, déjà rançonnée financièrement par les empires centraux, ne se soumette encore, sur ce point, à leur volonté. (Radio.)

Un message de l'empereur Charles à ses soldats

AMSTERDAM, 2 janvier. — L'empereur Charles a envoyé à l'archiduc Frédéric le télégramme suivant :

« J'envoie à mes braves soldats mon salut de chef de la guerre ; dans leurs rangs figurent mes peuples auxquels le Dieu de toute puissance et de justice octroiera gracieusement la paix après une complète victoire. Nous avons confiance en lui. Sa toute-puissance et notre force feront échouer tous les efforts de l'ennemi. »

Les fabriques de guerre en Italie

ROME, 3 janvier. — Voici les chiffres qui sont fournis par les journaux au sujet de la production de guerre en Italie :

Le nombre des fabriques militaires est de 66, qui emploient 21.700 ouvriers et 12.500 ouvrières.

Le nombre des établissements auxiliaires est de 952 avec environ 344.000 ouvriers et 55.300 ouvrières. A ce nombre, il faut ajouter 1.181 établissements de moindre importance avec 33.000 ouvriers et 4.500 ouvrières.

Au total, il y a donc 2.179 établissements pour la production de guerre avec plus de 440.000 ouvriers. (L'Information.)

La France accrédite un représentant auprès de M. Venizelos

Le gouvernement de la République vient de nommer un agent diplomatique auprès du gouvernement national présidé par M. Venizelos. Son choix s'est porté sur M. Robert de Billy, conseiller d'ambassade, qui occupait les fonctions de son grade à l'ambassade de France auprès du Quirinal.

Le blocus provoque des troubles à Athènes

ROME, 3 janvier. — La *Tribune* annonce que les effets du blocus grec se font de plus en plus sentir. Non seulement les maisons de commerce, mais aussi les cafés d'Athènes ont avancé l'heure de leur fermeture ; les rues comme les restaurants et les demeures privées sont parcimonieusement éclairées.

Le commerce souffre chaque jour de plus en plus. Le mouvement du port du Pirée est complètement suspendu. Depuis trente-deux jours, il n'y a pas eu de courrier européen. La province souffre davantage encore des difficultés d'approvisionnement.

SALONIQUE, 2 janvier. — Des nouvelles arrivées aujourd'hui annoncent que des troubles viennent d'avoir lieu à Athènes, devant des boulangeries. Au cours des dernières bagarres, trois manifestants ont été tués.

Les Hellènes de Marseille adhèrent au gouvernement national

MARSEILLE, 3 janvier. — Les membres de la colonie hellénique de Marseille, après avoir voté l'ordre du jour déclarant le roi Constantin indigne d'occuper le trône de Grèce, ont décidé d'adresser à M. Venizelos le télégramme suivant :

« Les Hellènes habitant la ville de Marseille, réunis en assemblée solennelle, et au cours de laquelle plusieurs résolutions ont été votées à l'unanimité, prient le gouvernement provisoire de Votre Excellence, le seul qui représente actuellement les aspirations de la nation hellène, d'envoyer des délégués à Marseille pour le représenter. »

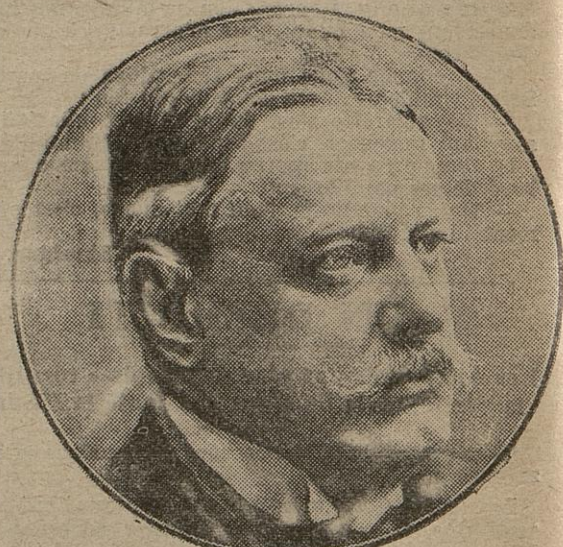
L'assemblée a, d'autre part, décidé de faire parvenir une adresse aux gouvernements des puissances protectrices de la Grèce : la France, la Grande-Bretagne et la Russie, pour leur demander de vouloir bien reconnaître officiellement le gouvernement provisoire de M. Venizelos. »

Démission du consul de Grèce en Turquie

SALONIQUE, 2 janvier. — M. Constantinopoulos, consul général de Grèce en Turquie, vient de présenter sa démission au gouvernement de M. Lambros, en signe de protestation contre la politique suivie par le roi.

Où l'on revoit le prince de Bülow tendant ses filets à Lucerne

Une dépêche de l'*Idée Nazionale* signale que le prince de Bülow — le champion des-diplomatie que l'Allemagne tient en réserve — se trouve effectivement à Lucerne, où il est arrivé avec la princesse et son très fidèle secrétaire Friedrich. Contraire-



M. DE BULOW

ment à ce qui a été déjà affirmé, M. de Bülow séjournera un certain temps à Lucerne et ne retournera pas immédiatement à Berlin.

On affirme que la mission de M. de Bülow n'a pas de but politique déterminé. Son action sera subordonnée à la situation et aux événements politiques et militaires des deux groupes belligérants. Elle sera parallèle à celle de son collègue autrichien M. Golukowski, qui se trouve en Suisse pour des raisons... de famille.

UNE SESSION MÉMORABLE

L'inébranlable confiance de la Roumanie

LONDRES, 3 janvier. — On télégraphie de Jassy au Times :

« La Chambre roumaine a clos ses séances après une session qui a duré une semaine. Cette session restera éternellement mémorable dans l'histoire de la Roumanie. Elle a fourni le témoignage du sentiment général du pays et donné l'impression de son unité dans la détermination résolue de poursuivre la guerre quels que soient les sacrifices qui puissent être nécessaires. »

Ces sentiments ont été exprimés dans le discours que M. Take Jonesco a prononcé la veille de la clôture et où, après avoir déclaré que « le devoir et l'honneur de la race roumaine » c'était bien de prendre parti entre les deux civilisations, entre deux mondes, celui du droit et celui de la force, il n'a pas caché qu'il fallait s'attendre encore à de grandes souffrances.

« Dans cette communauté de souffrances, a-t-il poursuivi, se pétrit le monde de demain ; les liens entre la Roumanie et les Alliés ne se desserront pas le jour de la paix, puisque les Roumains devront marcher avec les Alliés la main dans la main, après la paix, sur le terrain d'une politique économique et morale. »

« Le devoir des gouvernants est de dire au pays que nous serions entrés en guerre, même si nous n'avions pas cru à la victoire ; que nous n'avons pas agi par calcul, mais par devoir ; que, quelles que soient nos douleurs et nos pertes, même si nous arrivions à l'exil total, à la ruine générale, à la destruction de tout, ce serait encore payer trop peu l'honneur de la nation. »

Mais M. Take Jonesco a ajouté :

« Heureusement, l'accomplissement du devoir coïncide avec un choix heureux. »

L'orateur s'est déclaré aussi sûr de la victoire finale que de la lumière du jour.

« Tout peut arriver, a-t-il dit, sauf la victoire des Allemands. Aucune technique, aucun nombre, aucun génie militaire ne sauraient réussir à mettre le talon sur la liberté des peuples de l'Europe. »

« Ce que le noble peuple français, conduit par le plus grand homme de toute l'histoire, n'a pas réussi, les Allemands, qui se plaisent dans la servitude, et leur empereur, simple imitation de Napoléon ne le réussiront jamais. »

« Nous sommes confiants dans la victoire, nous acceptons toutes les douleurs et toutes les souffrances, puisqu'il nous sera donné, à nous, d'écrire l'épopée de la Roumanie. »

Aujourd'hui, la commission parlementaire a transmis la réponse faite par la Chambre au discours d'ouverture prononcé par le roi.

Sa Majesté Ferdinand a répondu en exprimant sa satisfaction que la Chambre ait approuvé la décision de poursuivre inébranlablement la guerre. Les liens qui unissent la dynastie au pays en ont été fortifiés ; la confiance du souverain dans la victoire des Alliés a été augmentée, et la détermination de persévérer dans la lutte a été renforcée.

La réalisation des réformes proposées améliorera la situation des populations rurales et donnera satisfaction à un de ses plus ardents desirs.

Les sympathies franco-roumaines

Le Président de la République a reçu du quartier royal roumain la dépêche suivante :

A Monsieur Poincaré,
Président de la République,
Paris.

C'est de tout mon cœur que je vous adresse aujourd'hui mes vœux chaleureux pour la gloire et le bonheur de la France. Je me rappelle avec reconnaissance l'appui sincère que mon pays a eu de la part de notre puissante alliée et je nourris la ferme espoir que l'année qui commence couronnera tous nos efforts réunis d'un succès décisif pour le bonheur de nos pays et la gloire de nos armées.

FERDINAND.

Le Président de la République a répondu par le télégramme suivant :

A S. M. le roi de Roumanie,
au quartier royal roumain.

Je remercie vivement Votre Majesté des vœux qu'elle forme pour la France et je la prie de recevoir elle-même tous mes souhaits pour sa personne, pour Sa Majesté la Reine et pour la Roumanie.

J'ai la ferme conviction que l'année 1917 assurera au noble pays roumain, avec la victoire et la libération de son territoire, les réparations auxquelles il a droit.

RAYMOND POINCARÉ.

EXCELSIOR

AU SOBRANIE BULGARE

Les illusions de M. Radoslavoff

GENÈVE, 2 janvier. — On mande de Sofia :

Dimanche soir, à la fin de la discussion du budget du ministère des Affaires étrangères au Sobranié, M. Radoslavoff a fait une déclaration sur la situation générale de la Bulgarie :

Je vous assure, a-t-il dit, que la cause de la Bulgarie est gagnée. A ceux qui prétendent que nous demandons beaucoup, je réponds que nous ne sommes pas chauvins, et nous connaissons les aspirations du peuple bulgare ; depuis le manifeste royal, lors de la déclaration de guerre, vous connaissez les aspirations de la Bulgarie, et je ne saurais répondre à chacun des orateurs.

Examinant les critiques de l'opposition au sujet du passage du Danube par les troupes bulgares, M. Radoslavoff a déclaré que ce passage a été effectué sur l'ordre du haut commandement bulgare.

Au delà du Danube, l'armée bulgare a prêté un appui sérieux aux alliés qui l'apprécient pleinement.

Parlant des voies de communication dans le pays, M. Radoslavoff a dit :

Les chemins de fer, les postes, les télégraphes, les mines, tout a été militarisé et se trouve au service de l'œuvre commune ; sur tous les points, nous sommes d'accord avec nos alliés ; ayez confiance en nous.

Abordant la question de l'offre de paix, M. Radoslavoff a déclaré que la Hollande et l'Espagne aussi se préparaient à appuyer la démarche du président Wilson. Le discours de M. Radoslavoff a soulevé les protestations de l'opposition. Le Sobranié a voté ensuite le budget des affaires étrangères.

Les griefs de l'opposition

ROME, 2 janvier. — Lors de la discussion du budget des Affaires étrangères, au Sobranié bulgare, l'opposition a dirigé contre le gouvernement de violentes attaques. Elle lui fait grief de laisser s'accroître formidablement la dette du pays, qui atteint maintenant 3 milliards. Elle a non seulement reproché au gouvernement les déficits continuels du budget, mais aussi ses méthodes politiques. Les orateurs de l'opposition se sont élevés avec violence contre la mainmise des Allemands et contre la présence d'officiers allemands et autrichiens dans chaque régiment bulgare.

Un orateur de l'opposition s'est particulièrement attaché à démontrer que c'était une lourde faute d'avoir coopéré avec l'Allemagne et l'Autriche à la conquête de la Roumanie, et que les troupes bulgares n'auraient jamais dû avoir d'autres terrains d'opération que la Dobroudja.

M. Radoslavoff a cherché à réfuter les critiques adressées au gouvernement, mais ses explications ont été loin d'être considérées comme satisfaisantes. Répondant à l'accusation d'obéir à l'état-major austro-allemand, il a déclaré que les officiers allemands servant dans l'armée bulgare étaient entièrement sous les ordres de l'état-major bulgare.

Cette déclaration a été accueillie avec d'autant plus de scepticisme que l'opinion publique bulgare est tout entière indignée de la conduite des représentants du grand état-major allemand, qui commandent en Bulgarie absolument comme s'ils étaient chez eux.

On apprend, de source généralement bien informée, que le gouvernement de Sofia se prépare à lancer une proclamation annonçant la réincorporation de la Dobroudja à la Bulgarie.

Propos d'un inconnu

LES TERRES INCULTES

Il y a quelque dix ans, un certain nombre d'Allemands se sont embarqués pour l'Amérique. Cela n'a, en soi, rien d'extraordinaire, car l'émigration vers l'Amérique parmi nos ennemis représentait un contingent fort coquet ; mais ces Allemands qui s'embarquaient partaient en mission spéciale et ils ne restèrent que six mois dans le pays des dollars.

Leur mission consista en ceci : ils entrèrent comme ouvriers dans les plus célèbres usines de machines agricoles, après quoi ils revinrent tranquillement dans leur douce patrie, et se mirent à construire des machines identiques à celles qu'ils avaient scrupuleusement observées, au delà des mers.

Aidés par les ligues agricoles qui faisaient florès, ils se livrèrent à une publicité acharnée, et les pouvoirs publics leur donnèrent aide et protection. Ils fondèrent des revues et des journaux spéciaux où leurs intérêts se trouvaient magnifiquement défendus. On y lisait que la terre allemande n'est pas si maigre qu'on veut bien le dire ; que, grâce à la machine, on pouvait la rendre une très bonne terre, et que le jour viendrait où il faudrait bien obtenir de la terre un maximum de rendement. Cette dernière phrase voulait dire tout simplement que si la guerre éclatait, on serait bien obligé de labourer tous les terrains possibles. Les chimistes se mirent de la partie : ils prouvèrent par A plus B que les terres incultes de la Poméranie ou des marais de Paderborn pourraient quelque jour concurrencer la Bauge elle-même. On les crut sur parole, et voilà comment un certain nombre d'Allemands, petits agriculteurs, devinrent en moins de dix années de puissants millionnaires.

Certes, les promesses qu'ils donnaient ne furent pas toutes tenues. La Bauge fournit encore un blé meilleur que les landes de Lüneburg, mais il faut reconnaître que, dans maintes contrées, les résultats obtenus ont été remarquables. J'ai traversé en 1906 des prairies rases qui, en 1913, étaient devenues des champs à peu près convenables.

Or, ce que firent les Allemands, nous pouvons, nous, le faire et trois fois plus facilement qu'eux. Ceux qui consacrent leur temps, actuellement, à faire campagne en faveur du labour des terres incultes font œuvre de bons Français. Nos ennemis nous ont prouvé qu'il est possible de faire valoir de mauvais terrains ; profitons, donc des leçons qu'il nous ont données, à grand-peine.

Sachons nous servir des machines ; répandons-en l'usage ; enseignons aux jeunes paysans à voir en elle la protectrice de la terre française, et de même qu'il y a pour le pain, dans certains villages, un four banal, implantons chez nous la machine banale. N'oublions pas que certains appareils font en quatre heures ce qu'un homme fait en deux jours.

Et puis que nos ingénieurs nous construisent donc des machines françaises... ils en sont capables !

L'Inconnu.

La gratitude de la Belgique pour la généreuse Amérique

WASHINGTON, 3 janvier. — Le roi Albert de Belgique a câblé au président Wilson ses vœux de nouvel an, en même temps que ses remerciements pour la sympathie que l'Amérique et son président témoignent à la Belgique.

« L'aide généreuse et efficace de l'Amérique du Nord, ajoute le roi, non seulement inspire à la Belgique une grande gratitude, mais encore donne l'espoir que l'Amérique restera toujours la puissante protectrice de la Belgique. »



Soldats portugais photographiés hier dans une rue parisienne.

LE "TIP" remplace le Beurre
CHEZ TOUS MARCHANDS de BEURRE et COMEST, (155 le 1/2 kg)

En Russie. — Une première communion de petits réfugiés serbes



Les Russes, en recevant sur leur territoire les petits réfugiés serbes, ne leur ont pas seulement procuré le secours matériel dont ils avaient un si impérieux besoin. Ils leur ont aussi apporté l'aide spirituelle de la religion, et, loin de leurs églises détruites, de leurs chapelles écroulées, sur le passage de l'envahisseur, voici les petits exilés qui communient.

DEUX MORTIERS DE GROS CALIBRE EN POSITION



A demi enterrés dans le sol, deux gros mortiers français. L'un d'eux vient d'envoyer son obus, il est encore tout panaché de fumée. L'autre va lui donner la réplique, sous le regard satisfait des poilus.

• DERNIÈRE HEURE •

L'ennemi est tenu en échec sur tout le front roumain

PÉTROGRAD, 3 janvier. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — L'activité des avions ennemis a été très intense ; ils ont jeté des bombes sur différents points. L'un d'eux a été contraint, par le feu de notre artillerie, d'atterrir près du village d'Ija (sud-est du lac Wichniewski) ; les pilotes, un officier et un soldat, ont été faits prisonniers. Dans la région Porska-Toulka (sud-est de Kowel), l'un de nos pilotes a abattu deux autres avions ennemis qui sont tombés brisés et dont les quatre pilotes ont été tués.

Dans la direction de Zolotchew, région des villages de Bitkouw, de Manaiouw et de Garbouzow, après un fort bombardement, l'ennemi a déclenché une attaque et a réussi à pénétrer dans les tranchées d'une de nos compagnies ; mais notre contre-attaque l'en a rejeté.

Sur le Dniester dans la région de Jesupol, notre artillerie a bombardé avec succès Jesupol et dispersé un parti de pionniers occupé à la réfection des tranchées.

Sur la frontière de Moldavie, dans la région de Katoumba et au sud, l'ennemi a lancé deux attaques mais il a été repoussé ; à cet endroit nous avons occupé une partie des tranchées évacuées hier.

FRONT DE ROUMANIE. — Les Roumains ont déclenché une offensive au nord de la rivière Kasina, à huit verstes de la frontière hongroise.

Le matin, l'ennemi a attaqué les Roumains à l'est de Sapjany, aux sources de la rivière Rouchitca ; mais il a été rejeté vers l'ouest et poursuivi par la cavalerie. Une seconde attaque ennemie refoula les Roumains sur leurs premières positions.

Sur le chemin de fer au sud-ouest de Focsani, l'ennemi a attaqué le secteur d'un de nos régiments, mais il a été repoussé par notre feu.

Un de nos régiments de tirailleurs a attaqué le village de Goulanka (sud-ouest de l'embouchure du Rymnik) et s'en est emparé en capturant 6 officiers, 2 médecins, 205 soldats, 5 canons et 8 mitrailleuses.

Nous nous sommes également emparés des villages de Kiowenou-Maximeni (sud-est de Goulanka) et avons rejeté l'ennemi vers le sud.

Le 1^{er} janvier, une automobile cuirassée anglaise a infligé de grosses pertes à l'ennemi sur la chaussée Braïlowa-Wizirou.

EN DOBROUDJA. — L'ennemi a déclenché une série d'attaques dans la région de Macin, mais nous l'avons rejeté et forcé à reculer.

FRONT DU CAUCASE. — A l'ouest de Kalkiti, nos éclaireurs ont percé des détachements enne-

mis et ont fait des prisonniers et pris des munitions en s'emparant des positions fortifiées turques.

Les Bulgares annoncent un succès en Dobroudja

GENÈVE, 3 janvier. — Les Bulgares disent avoir pris, en Dobroudja, les cotes 364 et 197, ainsi que la localité de Lunkaviza. Les Russes se sont retirés sur une position bien fortifiée à 300 pas à l'est de Macin et au nord de la cote 105, près du Danube.

BERNE, 3 janvier. — Les dépêches bulgares mentionnent que deux vaisseaux de guerre ont vainement canonné les positions bulgares d'Orfano.

« En Dobroudja, disent-elles, l'ennemi s'est retiré sur ses positions puissamment fortifiées, le long de la route Macin-Jijila-Vakareni ; la marche contre la position se poursuit. Nous avons occupé la cote 108, à l'est de Jijila. Des monitors ennemis ont canonné la ville de Tultscha. »

Les nouvelles allemandes

GENÈVE, 3 janvier. — Les dépêches allemandes de cet après-midi s'expriment ainsi :

Front du prince Léopold de Bavière. — Au sud du lac de Dryswjaty, des détachements de poursuite russes ont été repoussés. A l'est de Zloezow, près de Manajour, les troupes d'attaque de la brigade des hussards, en liaison avec de l'infanterie austro-hongroise, se sont emparées, dans les lignes russes, de 3 officiers et de 127 hommes.

Front de l'archiduc Joseph. — De fortes attaques russes contre le Falkau ont échoué, entraînant de lourdes pertes pour l'ennemi.

Entre les vallées de la Susita et de la Putna, plusieurs hauteurs ont été prises d'assaut ; des contre-attaques russes et roumaines ont été repoussées et après combat, Parsesci et Topesci ont été occupés.

Front de Mackensen. — Nos mouvements se poursuivent méthodiquement dans les montagnes. Entre les vallées de Zabala et la plaine, des troupes allemandes et austro-hongroises ont repoussé l'ennemi vers le nord-est. A l'ouest et au sud, de Focsani, les troupes de la 9^e armée se trouvent maintenant devant une position fortifiée des Russes.

Pintocesti et Mera, sur le Milcovul, ont été prises d'assaut ; nous avons ramené 400 prisonniers.

En Dobroudja, les Russes, malgré une défense acharnée, ont été refoulés sur Vacaroni, Jijila et sur la ville de Macin.

LES REVES ALLEMANDS

L'annexion de la Belgique

GENÈVE, 2 janvier. — Le *Vorwärts* note qu'une véritable campagne se poursuit en ce moment dans les milieux pangermanistes allemands en faveur de l'annexion de la Belgique.

La *Gazette de la Croix*, entre autres, demande l'annexion pure et simple.

La *Gazette de Voss* dit que le rétablissement de l'intégrité de la Belgique est un danger pour l'Allemagne. L'article est signé Ulrich Rauscher, membre de la Chambre des Seigneurs.

Le professeur Ildebrand suggère l'échange de Kiao-Tchéou contre Anvers.

Le problème mexicain

NEW-YORK, 2 janvier. — M. Fletcher a quitté Washington pour aller prendre possession de son poste d'ambassadeur des Etats-Unis au Mexique.

Ce départ se rattache au fait que l'on s'attend au retrait des troupes du général Pershing du territoire mexicain. Cependant, jusqu'à présent, aucune communication officielle n'a été faite à ce sujet.

La solution du problème mexicain est favorisée par la dernière communication du général Carranza, qui n'est pas de nature à exclure de nouvelles négociations.

M. Arredondo, ambassadeur du Mexique, annonce qu'il a été convoqué à Mexico pour discuter avec le général Carranza et ses conseillers sur les relations avec les Etats-Unis.

L'opposition hongroise contre le comte Tisza

ZURICH, 3 janvier. — Il se confirme que l'opposition hongroise est décidée à livrer, dès la réouverture de la Chambre, une formidable bataille contre le comte Tisza.

Le comte Andrássy et le comte Apponyi, qui sont les chefs de la minorité constitutionnelle, se sentent d'autant plus encouragés dans leur idée de faire campagne contre le président du Conseil, qu'il vient de recevoir, du nouveau souverain, la décoration de la Toison d'Or.

On remarque, d'autre part, que l'empereur Charles tient à reprendre les desseins politiques qui avaient été chers à l'archiduc François-Ferdinand, tué à Sarajevo.

Le nouveau souverain a chargé le baron Macchio, ambassadeur à Rome et collaborateur de feu l'archiduc, de la direction de son cabinet particulier. Le comte Berchtold, qui était deuxième majordome, a été élevé au grade de grand chambellan, ce qui lui donne l'occasion de conférer librement à toute heure avec son souverain. Quant à l'impératrice Zita, elle subit l'influence directe de la princesse de Hohenlohe.

En ce qui concerne cependant la politique intérieure de la Hongrie, bien des surprises sont possibles. Le comte Tisza sait que le comte Andrássy va l'interroger dans le but de savoir s'il a obtenu du nouveau ministre des Affaires étrangères de la double monarchie des garanties que le pays réclame. Mais il est décidé à accepter la lutte et ne paraît nullement troublé par cette interpellation.

Dans son récent discours au Club du parti national du travail, il a déclaré en effet : « Vous me parlez d'une crise possible. Vous ne devez pas ignorer que les moribonds sont habitués à ce qu'on leur cache leur état ; moi, cependant, je me sens très bien portant et j'ai ma conscience pour moi. »

Le président du Conseil hongrois est d'ailleurs appuyé par le gouvernement et par la presse d'Allemagne.

Le *Berliner Tageblatt* publie à ce propos un important article. On y lit notamment ce passage : « Pour bien comprendre les changements ministériels qui viennent d'avoir lieu, il faut se rappeler que la Hongrie, au cours de cette guerre, est devenue de par l'attitude admirable de sa population et de ses troupes le facteur principal de la résistance de la double monarchie. Ajoutons à cela que le comte Tisza, conseiller principal du baron Burian, est une des personnalités les plus énergiques de l'empire. Il est évident que Vienne a été préoccupée par cette augmentation d'influence de la Hongrie et que, de ce fait, le comte Czernin, « un Tchèque », a été appelé à la succession du baron Burian. »

« Quoiqu'il soit évident que le comte Tisza n'a plus la haute main sur la politique de l'empire, on ne peut pas dire que ses relations avec le nouveau ministre des Affaires étrangères soient mauvaises. »

« Le « Premier » hongrois a, en effet, défendu devant le Parlement la politique suivie par le comte Czernin à Bucarest, et il est à espérer que l'accord entre les deux hommes pourra continuer à la satisfaction générale. »

En dépit de ces affirmations, on estime généralement que, soit sur le problème roumain, soit sur la question du compromis entre l'Autriche et la Hongrie, le comte Tisza est exposé à se trouver en conflit avec le cabinet de Vienne. (Radio.)

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

ALLEMAGNE

— Les journaux allemands annoncent que le prince Frédéric de Furstenberg, le plus jeune fils du prince Maximilien Egon de Furstenberg, chef de la famille de Souabe, a été tué en Roumanie ; il était âgé de dix-neuf ans.

ANGLETERRE

— Le paquebot *Nestorian* s'est échoué dans les eaux britanniques au milieu du brouillard. Il est entièrement perdu. L'équipage, composé d'une centaine d'hommes, a été sauvé, à l'exception d'un marin qui a été tué accidentellement.

ITALIE

— On annonce la mort du sénateur Paolo Fabrizio, décédé à Modène à l'âge de soixante-cinq ans. Le défunt était originaire de Bastia.

Le communiqué italien

ROME, 3 janvier. — Commandement suprême : *Activité habituelle de l'artillerie sur tout le front.*

Aucun événement important à signaler.

L'organisation du service national en Grande-Bretagne

LONDRES, 3 janvier. — On annonce officiellement que le duc de Portland a mis les services de son agent d'Ecosse, M. J. Harling-Turner, à la disposition de M. Neville Chamberlain, qui l'a nommé directeur de la section agricole du Département du Service national.

M. Arthur Collins a été nommé secrétaire général de ce département.

Le nouveau ministre de l'aviation britannique

LONDRES, 2 janvier. — Le vicomte Cowdray, de Midhurst, est nommé président du Comité de l'Aviation et il refuse tout traitement.

Lord Cowdray, qui est président de la Société Pearson et Son et administrateur d'une grande exploitation d'huile, possède une des plus grandes fortunes du Royaume-Uni. Il n'a jamais rempli, jusqu'à présent, de fonctions officielles.

Cette nomination inaugure les modifications vastes et importantes apportées dans les services de l'aviation.

Elles comprennent, en premier lieu, la nomination du commodore Marshall Payne, un des officiers les plus distingués de l'armée anglaise, à la tête du service actif de l'aviation avec rang de lord de l'Air, de même qu'il existe déjà un lord de la Mer, ayant droit de siéger au Conseil de l'Amirauté. Il a déjà assumé ses nouvelles fonctions.

Où l'on voit revivre le Maquis de Montmartre



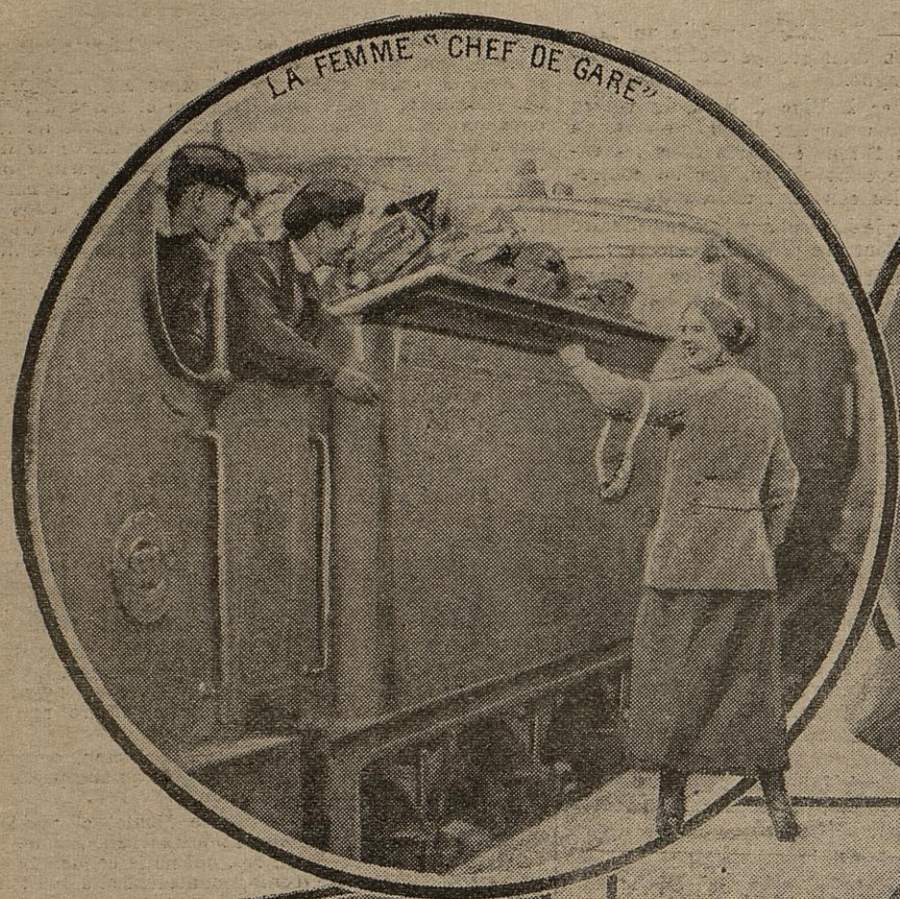
CE QUE FUT AUTREFOIS LE MAQUIS DU VIEUX MONTMARTRE



UN CANTONNEMENT PRÈS DU FRONT

Le Maquis ! En voyant certaines photographies de cantonnements prises sur le front, on ne peut s'empêcher de songer à cet étrange quartier du vieux Montmartre aujourd'hui complètement disparu, mais dont tout Parisien a encore le souvenir. Les « cagnas » des poilus, avec les vêtements multicolores séchant en plein vent ! Ne revoit-on pas les cabanes des « sauvages » s'étagant sur les flancs de la Butte et surgissant au milieu des oripeaux en lambeaux !

La main-d'œuvre féminine dans le Royaume-Uni



Plus la guerre continue, plus les femmes voient, en Angleterre, se multiplier les occasions qui leur sont offertes de suppléer la main d'œuvre masculine dans les travaux les plus divers. C'est ainsi que beaucoup d'Anglaises, revêtues de costumes appropriés à leurs nouvelles fonctions, s'emploient dans les services multiples des chemins de fer du royaume, et aussi des métropolitains de Londres et de Glasgow.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Mystérieux naufragés

MADRID, 3 janvier. — On mande de Vivero qu'un capitaine allemand, accompagné d'un pilote et de trois marins de la même nationalité, ont été rencontrés ce matin sur la plage de Burela; ils paraissent avoir fait un long parcours à la nage. Ces naufragés refusent de fournir aucun renseignement. On suppose qu'ils faisaient partie de l'équipage d'un sous-marin perdu.

Le torpillage du vapeur norvégien « Borre »

MADRID, 2 janvier. — Le vapeur norvégien *Borre* a été coulé par un sous-marin allemand dans les conditions suivantes :

« Le *Borre* rencontra un sous-marin allemand de 900 tonnes, qui l'arrêta. Le capitaine du *Borre* et quatre matelots se rendirent à bord du sous-marin qui, après avoir examiné les papiers du navire, ordonna à l'équipage de l'abandonner. Les marins prirent place dans deux barques; après quoi le sous-marin canonna le *Borre*, qui coula peu après.

Le sous-marin allemand se mit ensuite à la poursuite d'un navire hollandais qui parvint à lui échapper. Trois heures après avoir quitté leur navire, les marins du *Borre* rencontrèrent le navire *Santa-Pola*; celui-ci déclara avoir été arrêté par un sous-marin allemand qui le laissa cependant continuer son voyage.

Un vœu de la Ligue maritime espagnole

MADRID, 3 janvier. — Une note officielle rendant compte de la dernière séance du Comité central de la Ligue maritime espagnole tenue sous la présidence de M. Sanchez de Toca, ancien président du Sénat, déclare que les torpillages des navires espagnols par les sous-marins allemands ont longuement retenu l'attention de l'assemblée.

Celle-ci adhère à toutes les démarches accomplies et projetées par le gouvernement auprès des empires centraux, relatives à la réparation des dommages causés par la piraterie allemande.

Nouveaux torpillages

LONDRES, 2 janvier. — Le Lloyd annonce que le vapeur anglais *Holly-Branch*, le vapeur norvégien *Erick-Jarl* et le voilier français *Aconagua* ont été coulés.

Les permissions supplémentaires des R.A.T.

Une circulaire du 10 s, n° 24.607 K, a notifié la décision ministérielle en vertu de laquelle les R. A. T. des classes 1892 et plus anciennes, appelés avant la date normale de convocation de leur classe, doivent bénéficier, à titre de compensation individuelle, d'une permission supplémentaire de treize jours.

Quelles sont ces dates ?

Une note du G. Q. G., du 14 décembre, les fixe pour la zone des armées ainsi qu'il suit :

Classe 1889 : 15 avril 1915;
Classe 1890 : 1^{er} avril 1915;
Classe 1891 : 1^{er} mars 1915;
Classe 1892 : 1^{er} décembre 1914.

En ce qui concerne les mobilisés dans la zone de l'intérieur, les dates admises doivent-elles être les mêmes ? Cela n'est pas certain.

Il serait nécessaire, en tout cas, que le deuxième bureau du cabinet du ministre voulût bien compléter, en les indiquant, la circulaire précitée, les chefs de services et commandants de dépôt n'étant pas fixés.

L'ENCAISSEMENT DES COUPONS DE JANVIER ET A TRÉSORERIE DE L'ÉTAT

Nos ennemis ont tenté de réaliser leur « carte de guerre », mais à cette manœuvre les Alliés viennent de répondre par une nouvelle et éclatante affirmation de leur union indissoluble et de leur inébranlable volonté de poursuivre la lutte jusqu'à la suppression définitive des causes qui, depuis si longtemps ont menacé les nations et l'obtention des seules garanties efficaces pour la sécurité du monde.

Nous hâterons ce résultat en secondant l'action militaire par la mise en œuvre de toutes nos ressources financières.

Le détachement des coupons de janvier va créer d'abondantes disponibilités que nous devons consacrer en partie à l'achat de Bons de la Défense Nationale.

Nous aiderons ainsi utilement au bon fonctionnement de la Trésorerie de l'Etat tout en bénéficiant d'un placement temporaire avantageux.

Ces Bons reçoivent un intérêt payable d'avance et exempt d'impôt, de 4 0/0 pour les Bons à 3 mois et de 5 0/0 pour les Bons à 6 mois ou à un an.

De plus, la variété de leurs coupures de 100 fr., 500 fr., 1.000 fr. et au-dessus, les rendent accessibles à tous, même à la petite épargne pour laquelle il existe d'ailleurs des Bons de 5 fr. et de 20 fr.

Aventures et tribulations de vingt évadés allemands

MADRID, 3 janvier. — Le *Liberal* publie un intéressant récit de l'évasion d'un groupe d'officiers allemands internés en Espagne.

Ils purent s'embarquer à Vigo à bord du voilier *Virgen-del-Socorro*, acquis par eux 11.500 pesetas. Le voilier et ses passagers furent capturés dans les environs de Dungeness, le 8 novembre, par un contre-torpilleur anglais qui les conduisit à Ramsgate.

Les détails donnés par le *Liberal* sur l'extraordinaire odyssée de ces officiers sont des plus intéressants :

« Les officiers allemands étaient au nombre de vingt. L'expédition avait été organisée par le lieutenant Koch, interné à Pampelune depuis le mois d'août. Par suite de diverses circonstances telles que la maladie de Koch, puis le mauvais temps qui rendait la mer impraticable, l'expédition fut ajournée et les fugitifs ne quittèrent Vigo que dans la nuit du 6 au 7 octobre.

« Le voilier avait été amarré à côté du vapeur allemand *Wehr*, interné dans le port de Vigo. Le vice-consul d'Allemagne avait prêté la main à l'organisation de l'évasion, ainsi que les officiers du *Wehr*. Le voyage jusqu'aux côtes anglaises fut extrêmement mouvementé. Après avoir essuyé six jours d'une tempête terrible, le voilier, qui battait pavillon hollandais pour dépester les patrouilles anglaises, se trouvait à la hauteur de la côte des Cornouailles, à la pointe extrême de l'Angleterre et doublait le cap Lizard. Le mauvais temps persistant l'obligea à renoncer, comme il en avait eu primitivement l'intention, à faire le tour des Îles britanniques pour redescendre par la mer du Nord et gagner un port belge.

« Le 7 novembre, les fugitifs passaient devant Dungeness. Le lendemain, à l'aube, un torpilleur les découvrait et s'emparait d'eux. » (*Radio*.)

L'Autriche-Hongrie n'a plus que pour six mois de vivres

LONDRES, 3 janvier. — On télégraphie de Budapest au *Morning Post* :

« Il apparaît de plus en plus évident que les approvisionnements en vivres de l'Autriche-Hongrie ne dureront même pas six mois. Les statisticiens affirment qu'il ne restera plus un grain de blé ou de maïs en juillet, même au cas où le butin conquis en Roumanie apporterait quelque soulagement à cet état de choses, et c'est là une éventualité très douteuse. Par conséquent, une paix rapide est absolument nécessaire si on veut éviter que la famine sévise dans la monarchie dualiste. »

Un des héros de Douaumont

Aujourd'hui aura lieu, à Pavillons-sous-Bois, une soirée au profit de l'œuvre municipale du « Petit Paquet ».

Ce sera, pour les assistants, l'occasion de fêter leur compatriote, le caporal Paul Dumont, dont



Le caporal PAUL DUMONT

(Phot. Alexandre).

la présence est annoncée. Le caporal Paul Dumont est un des héros de Douaumont. C'est lui qui, le 24 octobre dernier, entra le premier dans le fort. Avec quelques coloniaux, il réussit, sur une manœuvre due à sa seule initiative, à capturer 4 officiers et 25 hommes. Il reçut, pour ce haut fait, la croix de la Légion d'honneur des mains du président de la République.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

TRIBUNAUX

Opium, cocaïne et désertion

Après avoir été valet de chambre, Edouard Riguet était devenu poète et artiste dans les cinémas, sous le nom de « Jehan Revel ». Mobilisé à la 22^e section des infirmiers, Riguet tomba malade et traîna d'hôpital en hôpital. Le 16 septembre 1915, il obtenait un troisième congé de convalescence pour une durée de trois mois. A dater de ce moment, Riguet ne reparut plus à sa section. Un an plus tard, le 18 septembre dernier, il était arrêté, à la suite d'une dénonciation, dans un hôtel meublé, à Montmartre, sous l'inculpation de désertion, aggravée encore de falsification de deux titres de congé.

Interrogé, le déserteur fit cette stupéfiante déclaration : « En octobre 1915, dans un établissement de Montmartre, je fus présenté aux époux de Beaufeu, le mari homme de lettres, la femme ex-artiste lyrique de music-hall, connue sous le nom de « Jeanne d'Alma ». Ils m'attirèrent dans leur hôtel particulier, 12, rue de Turin, où ils avaient aménagé une luxueuse fumerie d'opium. Déjà déprimé par la maladie, je devins entre leurs mains un fumeur d'opium et un cocaïnomanie invétéré ; tant et si bien que, à l'heure actuelle, n'ayant plus aucune volonté, je suis devenu un être déchu. Ce sont ces gens, mes mauvais génies, qui ont fait de moi un déserteur. »

Examiné par le docteur Marie, médecin aliéniste, Riguet fut reconnu comme un être dont toutes les facultés agissantes étaient complètement annihilées, et dont la responsabilité se trouvait être très atténuée.

C'est dans ces conditions qu'il comparait, le 13 décembre, devant le deuxième conseil de guerre. Le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, ayant obtenu un supplément d'information, l'affaire revenait, hier, devant les juges militaires.

Mme de Beaufeu, née Augusta Hartmann, originaire de Lucerne, entendue, dut reconnaître qu'une partie des allégations de l'accusé était exacte.

Après réquisitoire du capitaine Montel et plaidoirie de M^e Watelet, le déserteur opiomane bénéficia de l'indulgence du conseil de guerre, qui ne le condamna qu'à une peine d'une année d'emprisonnement et à 100 francs d'amende. Edouard Riguet va demander à se réhabiliter sur le front.

Enfants martyrs

Le 6 décembre dernier, le directeur de l'hôpital Hérol d'avisait le commissaire de police du quartier de la Maison-Blanche qu'on lui avait amené, la veille, deux enfants, Raymonde et Marcel Delbos, âgés de trois ans et demi et deux ans et demi. Tous deux avaient le corps couvert d'ecchymoses. La fillette, gravement brûlée à la main gauche, avait dû être transportée à l'hôpital Saint-Louis, où elle décédait peu après son admission.

Les époux Delbos habitaient 2 bis, rue de Choisy, à Ivry ; le mari ayant été mobilisé au début des hostilités, la femme, née Georgette Thomas, âgée de vingt-six ans, était venue se réfugier avec ses trois enfants, Raymonde, Marcel et Roger, chez ses parents, établis marchands de vins, avenue d'Italie.

L'enquête judiciaire révéla que la femme Delbos maltraitait les trois petits êtres. Le docteur Dervieux, chargé d'examiner Marcel et Roger, déclara qu'aucun doute n'était possible : les enfants étaient brutalisés, au point que leurs petits membres étaient « littéralement truffés de coups ». Des voisins affirmèrent que la mère infâme avait renversé une casserole d'eau bouillante sur la main de la petite Raymonde.

En dépit des protestations de la femme Delbos, celle-ci comparait, hier, devant la dixième chambre correctionnelle, inculpée de coups et blessures volontaires et de mauvais traitements à ses enfants.

Le tribunal, présidé par M. Hubert du Puy, l'a condamnée à quatre ans de prison et 500 francs d'amende.

Deux tringlots cambrioleurs

M. Cuisinet, restaurateur à Boulogne-sur-Seine, avait fermé sa boutique plus tôt qu'à l'ordinaire, le 30 octobre dernier, pour assister à une fête de famille.

Le lendemain, Mme Cuisinet constatait, avec une douloureuse surprise, que toutes leurs économies, 12.300 francs, avaient été dérobées dans l'armoire où elle les avait soigneusement cachées sous les piles de draps. Les cambrioleurs avaient dédaigné deux pièces de cent sous.

Les recherches de la police aboutirent à l'arrestation d'un nommé Giffard, qui avait déjà été surpris volant dans la cave de M. Cuisinet. Giffard avait opéré avec la complicité d'un nommé Curé. La totalité de la somme volée fut retrouvée dans un paquet que les malfaiteurs avaient confié à leur logeuse.

Giffard et Curé, tous deux mobilisés dans le train des équipages, avaient été mis en sursis d'appel à l'usine Renault.

Le troisième conseil les a condamnés chacun à cinq ans de travaux forcés.

Un écho de l'affaire Lombard

Auguste Boisson, l'un des accusés dans l'affaire Lombard, — il avait été condamné à deux ans de prison pour s'être fait réformer frauduleusement, — comparait, hier, devant la dixième chambre correctionnelle, inculpé d'abus de blanc-seing et escroqueries.

Boisson, qui, devant le troisième conseil de guerre, simula la démence, avait, pour la circonstance, recouvré la plénitude de ses facultés.

Comme il s'agissait, en l'espèce, d'escroqueries au préjudice de sociétés belges, le défenseur de Boisson, M^e André Hesse, demanda l'ajournement sine die. Après réplique de M^e de Molènes, représentant M. Mayennille, partie civile, le tribunal a renvoyé au 11 juillet pour fixation.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les profitards

IV

Les Comprimés de mouton

Chez les Desmarests de Saint-Gond.
Un dîner. Gros luxe. Couvert très chargé de verres. Argentier pesant et ouvrier. Juché de fleurs éclatantes sur une nappe surchargée de chemins de table d'une richesse excessive et d'une propreté douteuse.
Une vingtaine de convives. Plus de femmes que d'hommes. Robes très décolletées; fleurs aux boutonnières.

LA BARONNE DE LA RÉOLE (à Mme Desmarests de Saint-Gond). — A la bonne heure!... Ça fait plaisir de revoir un vrai dîner... un dîner comme avant la guerre!... Vous avez joliment bien fait de rompre avec cette ridicule tradition... (A M. Gemant-Heff, son voisin de gauche.) N'est-ce pas, Monsieur?...

GEMANT-HEFF (mis avec recherche, un gardénia à la boutonnière, l'air extrêmement correct, presque gourmé). — Il me semble, Madame, que, en principe, on ne fait jamais bien de rompre avec les traditions... Mais j'ignore, en l'espèce, de quelle tradition vous voulez parler?...

M^{me} DE LA RÉOLE. — Mais de cette habitude stupide de ne plus s'habiller pour les dîners, sous prétexte qu'il y avait la guerre!...

LE VICOMTE DE FOLLIGNY (qui est séparé de Gemant-Heff par la belle Mme Treille). — Qu'il y a la guerre... Vous ne savez peut-être pas qu'elle dure encore?...

M^{me} DE LA RÉOLE. — Si, je le sais!... Mais puisque, ici, grâce à Dieu, nous n'en souffrons pas... du moins de façon aiguë... je ne comprends pas la nécessité de s'ensevelir sous des voiles de deuil!...

FOLLIGNY. — Il y a malheureusement des gens pour qui ça a été une nécessité!...

LA BELLE M^{me} TREILLE. — Pourquoi rappeler les choses tristes?... Nous ne sommes aucun dans ce cas... (Elle regarde autour d'elle d'un air éperdu.)

GEMANT-HEFF (qui est son voisin de droite). — Vous cherchez quelque chose, Madame?...

LA BELLE M^{me} TREILLE (elle a fini par trouver le dos de la chaise de Gemant-Heff qu'elle tapote à petits coups). — Du bois... Je voulais toucher du bois... pour conjurer la guigne... parce que, comme je me vantais que, ni moi ni personne ici, nous n'avions de deuils à déplorer, je craignais!...

LA BARONNE DU MOURILLON (à M. Desmarests de Saint-Gond, à la droite duquel elle est placée). — Vous semblez préoccupé... inquiet?... (Avec envie) Ça doit marcher, pourtant, les affaires?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (très sec). — Mais... vous devez être, sur ce point, mieux renseignée que moi!...

LA BARONNE. — Oh! non!... Moi, vous comprenez, je ne m'occupe que de toutes modestes petites affaires, tandis que vous qui faites des fournitures en grand, vous devez faire des coups magnifiques... (mouvement de M. Desmarests de Saint-Gond), j'entends de splendides bénéfices!...

M^{me} LAVALLE D'AUGE (à M. de Louèche, son voisin). — Je vous admire, monsieur, vous qui avez le bonheur d'être Suisse, de rester ainsi à Paris à partager nos dangers!...

M. DE LOUÈCHE (un monsieur entre deux âges, ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni gras ni maigre, chatain en tout). — Quels dangers?...

M^{me} LAVALLE D'AUGE. — Mais ceux que l'on craint dans tout pays en guerre... et en partie occupé par l'ennemi... Car, enfin, il ne faut pas oublier que les Allemands sont!...

PLUSIEURS VOIX ENSEMBLE. — A Noyon!...

M. DES RAMIERS. — Tiens!... il y a de l'écho!...

FOLLIGNY. — Il y en a toujours pour les choses désagréables!...

LE BARON D'ICOGLAN. — Ce n'est pas une chose désagréable!...

FOLLIGNY. — Ah!... ça vous est agréable que les Allemands soient à Noyon?... Quel drôle de goût!...

M. D'ICOGLAN. — Je voulais dire que c'était une simple constatation que faisait Mme Lavallé d'Auge!...

M. DES RAMIERS. — D'ailleurs, je comprends assez que vous préféreriez qu'ils ne soient pas encore partis!... Il vous reste une chance de les voir!...

LE BARON D'ICOGLAN (gêné). — Évidemment!... Se voir maintenu ainsi, de force si l'on peut dire, au ministère, sous prétexte que l'on connaît mieux que quiconque le service dont on est chargé, c'est bien dur pour un soldat!...

M. DES RAMIERS. — Vous n'êtes pas un soldat, vous. (Mouvement du Baron.) Vous êtes un officier!...

M^{me} DE LA VERGUE (une petite jeune femme élégante et bête, à Folligny). — Monsieur des Ramiers

vient de dire à monsieur d'Icoglan qu'il n'est pas soldat, mais officier... C'était une méchanceté, n'est-ce pas?...

FOLLIGNY. — Je le crains!...

M^{me} DE LA VERGUE. — Non, mais je veux dire qu'il n'est pas officier non plus?...

FOLLIGNY. — Mais si!...

M^{me} DE LA VERGUE. — J'entends qu'il ne l'est pas de son métier?...

FOLLIGNY. — Mais si, parfaitement!...

M^{me} DE LA VERGUE. — Oh!... Mais on m'avait dit que c'était un embusqué?...

FOLLIGNY. — Ben, c'est un embusqué de carrière! M^{me} DE LA VERGUE (ahurie). — Oh!... il y en a!...

FOLLIGNY. — Il faut bien se conserver pour ramasser les grades de ceux qui tombent!... Une guerre, c'est magnifique pour l'avancement!... à condition toutefois de rester soi-même en vie!...

M^{me} DE LA VERGUE. — Et on avance?...

FOLLIGNY. — Si on avance, naïve petite Madame!... mais on avance tellement vite que les autres ne peuvent pas suivre le train!... Voyez l'attaché militaire de!...

M^{me} DE LA VERGUE. — L'attaché d'embuscade?...

FOLLIGNY. — Justement!... Ben, il a pris deux grades là-bas sur un rond de cuir, chez des bons neutres!...

M^{me} DE LA VERGUE. — Et vous croyez que M. d'Icoglan va en prendre un?...

FOLLIGNY. — Un quoi?...

M^{me} DE LA VERGUE. — Un grade?...

FOLLIGNY. — Je n'en sais rien!... Mais je puis vous annoncer qu'il va probablement avoir la croix!...

(M^{me} de La Vergue le regarde avec des yeux arrondis.) Ça vous épaté!... mais c'est comme ça!... (Il rit.) Voulez-vous accepter mon bras!... Votre étonnement vous empêche de voir que le dîner est fini!...

Mouvement, brouhaha, on passe dans le salon.

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (Il s'assoit sommairement, la Baronne du Mourillon va à Gemant-Heff, qui examine d'un air indifférent les portraits de famille (!). — Eh bien?...

GEMANT-HEFF (l'air aimable). — Eh bien, quoi?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Avez-vous du nouveau pour notre affaire?...

GEMANT-HEFF (il a l'air de chercher). — Ah!... les Comprimés de mouton... je n'y pensais déjà plus!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (amer). — Moi, j'y pense!... (Anxieux) Eh bien?...

GEMANT-HEFF. — Eh bien, j'ai trouvé un preneur!... ou plutôt Wollüstbling en a trouvé un!... à des conditions!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (anxieux). — Bonnes?...

GEMANT-HEFF. — Bonnes n'est peut-être pas le mot!... mais très acceptables!... D'ailleurs, plus vous attendrez, plus vous perdrez!... La guerre va être finie dans six semaines!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Ah!... vous aussi vous croyez à ces bruits de paix?...

GEMANT-HEFF (l'air grave). — J'y crois fermement!... (Enthousiasmé) C'est un résultat magnifique!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (amer). — On voit bien que vous n'avez pas fabriqué des nourritures pour les troupes, vous!... Pour nous, c'est 600.000 fr. de f...!

GEMANT-HEFF (paisible). — Non!... 400.000 seulement!... puisque j'ai acheteur à 200.000 demain, si vous voulez!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — C'est impossible!... Je ne peux pas!... nous ne pouvons pas perdre une pareille somme!...

GEMANT-HEFF. — Si vous préférez perdre le tout, c'est votre affaire!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Mais!...

GEMANT-HEFF (péremptoire). — C'est à prendre ou à laisser!... Je dois donner une réponse définitive demain matin!... Notre homme est en pourparlers pour autre chose!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Je voudrais au moins consulter moi!... enfin l'autre commanditaire!... Je vous ai dit que nous étions deux!...

GEMANT-HEFF (il louche furtivement sur M. Montbard). — Deux bourses!... mais une seule volonté!... Allons!... vendez-vous, oui ou non, vos Comprimés de mouton?...

M. MONTBARD. — C'est oui, mais!...

GEMANT-HEFF. — Alors nous allons signer!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Demain!... Ce soir, il est impossible que!...

GEMANT-HEFF. — Si, si!... ce soir, je désire finir cette affaire!... Vous n'auriez qu'à changer d'avis!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (très distant et hautain). — Je n'ai qu'une parole, Monsieur!...

GEMANT-HEFF (avec sérénité). — Justement!... Si vous n'en avez qu'une, vous êtes obligé de la reprendre chaque fois que vous en avez besoin!...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — !... !... !... Gyp.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : aujourd'hui jeudi : saint RIGOBERT; demain : saint SIMÉON.
— A 4 heures : Cérémonie de l'Association générale des Étudiants de Paris, à la mémoire des étudiants morts pour la patrie. (Temple israélite, rue de la Victoire.)

NOUVELLES DES COURS

— S. M. l'empereur de Russie et S. A. I. le grand-duc héritier ont quitté le grand quartier impérial pour rentrer à Tsarikoï-Selo.

INFORMATIONS

— M. Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, inaugurera aujourd'hui, à 15 h. 30, le magasin d'approvisionnement du service de santé installé dans les locaux de l'école Germain-Pilon, rue Dupetit-Thouars.

BIENFAISANCE

— Au cours de la visite qu'il a faite à l'hôpital russe de S. M. l'impératrice Marie, le général Lyautey, ministre de la Guerre, a remis la médaille d'or des épidémies à Mme Isvolsky, ambassadrice de Russie, pour sa généreuse initiative et pour le bienfaisant concours qu'elle a apporté à l'hôpital. Mme Anna de Poliakoff, Mme Hélène Isvolsky et M. Gardé, médecin de l'hôpital, ont reçu du ministre des médailles de vermeil.

MARIAGES

— Hier a été célébré dans l'intimité, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, le mariage de M. Christian Henne de Goutel, capitaine au 102^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, beau-fils et fils du colonel et de la vicomtesse de Ribains, née Henne de Bernoville, avec Mlle Arlette de Bonvouloir, fille du comte Paul de Bonvouloir et de la comtesse, née Lepel-Cointet.

— On annonce le prochain mariage du comte Charles de La Crotte de Chanterac, lieutenant au 9^e cuirassiers, avec Mlle de Beaurepaire-Louvigny.

NAISSANCES

— La comtesse Marcel de Bernard de La Fosse, née Keunen-Best, a mis au monde une fille, qui a reçu le prénom de Yolande.

DEUILS

Morts pour la France :
LOUIS ROTHÉ, lieutenant-colonel breveté d'état-major et d'aéronautique. — BENJAMIN MORÈRE, capitaine au 102^e d'infanterie. — MARCELLIN, sous-lieutenant au 8^e tirailleurs de marche.

Nous apprenons la mort : De la comtesse Torrielli, veuve de l'ancien ambassadeur d'Italie à Paris, décédée en son hôtel de la rue Vaneau, âgée de soixante-dix-huit ans, petite-fille du gouverneur Rostopchine qui fit incendier Moscou en 1812, et nièce de la comtesse de Ségur, née Rostopchine.

De M. Charles Hour, officier de la Légion d'honneur, président honoraire de la Chambre syndicale d'horlogerie de Paris, décédé à Arcachon, beau-père de M. Pierre Lafitte.

De Mme veuve Letulle, mère du professeur Letulle, membre de l'Académie de médecine, actuellement mobilisé.

De la comtesse de La Ferdinanda, née Le Quellec, décédée en son hôtel de la rue Vauban, à soixante-quatorze ans.

De la douairière de Cheuse d'Elzenvalle, réfugiée de la Flandre belge, décédée à Lourdes. Le magnifique domaine de Voormezele, dévasté par les Allemands, appartenait à la défunte.

De Mme veuve Martinet, décédée à quatre-vingt-sept ans, et de son fils, M. Ernest Martinet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur honoraire de l'Université, décédé le même jour.

De Mlle Clodomire Arson, infirmière de la Croix-Rouge, décédée à Cruchet-le-Valasse (Seine-Inférieure).

De M. Gaston Cadart, inspecteur général des Ponts et Chaussées, directeur du contrôle des Chemins de fer du Midi, officier de la Légion d'honneur.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Les baraques du jour de l'an

Sur la bienveillante intervention de Mme Raymond Poincaré, le préfet de police vient de prolonger, jusqu'au jeudi 11 janvier, la tolérance accordée aux petits marchands installés sur la voie publique depuis la fin de décembre.

NICE AGENCE MASSÉNA

3, place Masséna. — Téléphone 27-03.
Maison de rapport angle Midi, près place Masséna. Revenu : 12.000 fr. Prix : 160.000 fr. — Belle villa à Mont-Boron, 18 pièces, conf. mod.; gd jardin, garage. Vue de la mer. Prix : 130.000 fr. — Beau terrain 7.000 mètres, p. villas, face mer, à Mont-Boron; valr 150.000, p. 90.000 fr. — Cinéma centre NICE, 400 places; bail avantageux. Bénéf. 120.000 fr. Prix : 15.000.



PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à
EXCELSIOR
qui vous les rétribuera

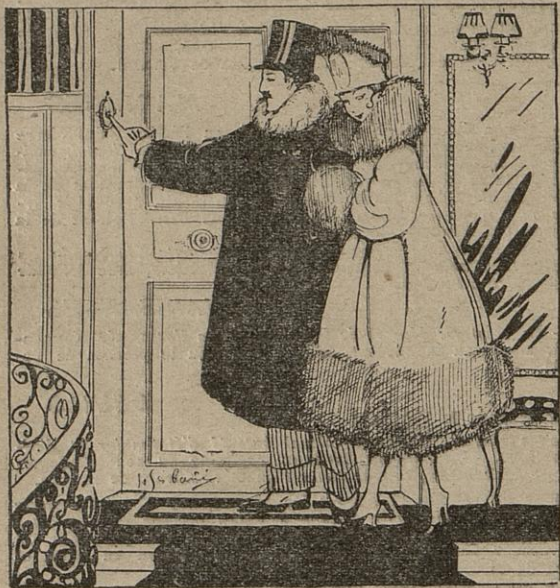
Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE

Les visites

Un de nos confrères du sexe laid annonçait, l'autre jour, avec une joie non dissimulée, une assez étrange nouvelle. Il disait :

« La guerre, m'assure-t-on, a fait disparaître une vieille coutume bourgeoise, celle des « visites ». Madame n'a plus son « jour ». Elle ne reçoit plus à



son « jour » des dames qui ont elles-mêmes un « jour » et qui, tous les jours, vont rendre visite à des dames qui ont leur « jour ». Tant mieux si la triste singerie a vécu, oisiveté stupide et sans idée, nid à snobisme, ferment d'envie, caricature fielleuse de l'amitié. »

Mon Dieu, que les hommes peuvent être amers quand ils s'en donnent la peine, et comme ils seraient souvent mieux inspirés en s'occupant de leurs propres affaires plutôt que les nôtres ! Mais gardons-nous de tomber dans le même travers. Et, sans demander au confrère en question s'« il a renoncé à aller au café pour y traiter ses affaires ou y rencontrer ses amis, ou au cercle pour s'y délasser ou s'y distraire », laissez-moi mettre à côté de sa diatribe cette lettre que je viens de recevoir d'une jeune mariée :

« Madame,

« Je viens d'épouser mon cousin, qui est un mutilé de la guerre. Mais nous n'avons, ni l'un ni l'autre, l'intention de nous terrer chez nous. Nous voulons visiter fréquemment nos parents et nos amis, qui nous ont témoigné tant d'intérêt lors de notre mariage. »

« Cependant, je vous dois un aveu : je n'ai encore jamais fait de visites. J'allais faire mon entrée dans le monde lorsque la guerre a éclaté, et, depuis, non seulement nous ne sommes pas sorties, mais maman n'a pas eu le temps de m'instruire de mille petites choses qu'il est pourtant indispensable de savoir, parce qu'elle ne quitte son hôpital que pour se coucher. »

Le désir de ma jeune correspondante est trop louable pour que je ne cherche pas à lui faciliter sa tâche. Se choisir de bons amis et cultiver leur amitié est une des meilleures joies de la vie.

Mais il y a des écueils à éviter. Et, par exemple, une très jeune femme doit se garder des embêtements irréfléchis qui lui feraient ouvrir sa maison toute grande à des gens dont il lui serait ensuite impossible de se débarrasser.

Car il faut bien avouer que parmi les gens qui font des visites il y a beaucoup de fâcheux. Certaines personnes ont un « jour » et se rendent à celui des autres simplement parce que « cela se fait ». Il y a les méchants qui n'ont de relations que pour les critiquer ; enfin il y a les raseurs, d'autant plus dangereux qu'ils n'ont pas conscience de leur indiscretion.

Mais ces divers caractères ne se jugent pas toujours au premier coup d'œil. C'est pourquoi il ne faut pas se lier trop vite. Le temps est une chose précieuse qu'il est fou de gaspiller, et, si ce point de vue ne vous paraît point trop égoïste, je vous conseillerai de borner vos relations à trois catégories de gens : ceux qu'on aime, ceux qui vous sont utiles et ceux qui vous amusent. Et encore, dans cet ordre d'idées, il n'en faut pas trop. Il ne faut pas non plus les accabler de votre présence.

Ceci admis, récapitulons les rites que toute femme distinguée est tenue d'observer lorsqu'elle fait ou reçoit des visites.

Pour entrer dans un salon, on marche lentement. On donne la main à la maîtresse de maison, si elle est jeune, en étendant complètement le bras avec une très légère inclinaison de tête sur le côté. Pour saluer une dame âgée, on ne fait plus la révérence, mais un simulacre de révérence. On fléchit légèrement le genou en portant le corps en avant, et l'on donne la main en étendant moins le bras : cela est aussi un simulacre de timidité respectueuse.

Les femmes du même âge peuvent user, pour se saluer entre elles, de gestes charmants. Elles tendent à la fois leurs deux mains ou se posent gentiment la main sur l'épaule. Ou encore, lorsqu'une femme reçoit, elle passe son bras autour de la taille de l'amie qui arrive pour la conduire à un fauteuil. Mais on ne s'embrasse plus ; c'est une coutume qui tend de plus en plus à disparaître.

Et lorsqu'on a pris lentement un siège, il est bon de ne parler que pour dire des choses précises et surtout sans faire de gestes. Et aussi, étudiez votre voix. Beaucoup de femmes perdent une partie de leur charme dès qu'elles ouvrent la bouche. La voix en demi-teinte, basse sans gravité, est d'une grande séduction.

En principe, une femme ne se lève jamais pour recevoir un homme ; son bras seul doit bouger sans que le buste ni la tête fasse le moindre mouvement. Mais si c'est un visiteur qui n'a pas l'habitude de la maison, ou un vieillard ou l'un de ces glorieux mutilés que l'on a de plus en plus l'honneur de rencontrer, une femme intelligente saura susciter mille prétextes pour se lever et s'occuper de l'installation de ces hôtes, bien qu'ils soient du sexe fort.

Pour recevoir une femme, quelle que soit sa jeunesse, la maîtresse de maison se lève toujours, ainsi que les hommes qui sont dans son salon. Elle peut à volonté rester devant son fauteuil ou faire quelques pas en avant. La visite finie, elle reconduit sa visiteuse jusqu'à la porte du salon, à moins qu'elle n'ait un fils ou une fille pour se charger de ce soin, lesquels doivent même pousser jusqu'à l'antichambre.

La plus grande difficulté pour une maîtresse de maison, c'est de diriger la conversation de manière à intéresser tout le monde sans froisser personne. C'est pourquoi il y a tant de salons où l'on s'ennuie, à moins que l'on n'y médise. Mais, au



rebours de ce qu'a dit notre confrère, il faut espérer que la guerre aura sur les « visites » une heureuse influence : elles deviendront plus affectueuses, à cause de tant de cœurs meurtris qu'il faudra consoler, et plus intéressantes du fait de tant de pages glorieuses dont, avec émotion, nous écouterons le récit.

Madeleine de R...

Correspondance

Ninetta Y. — Il est très imprudent de faire maigrir sa figure ; c'est le plus sûr moyen d'être ridée prématurément. Vous pouvez y arriver avec les massages amaigrissants, les ruginations, mais je ne vous le conseille pas. Merci ; tous nos conseils sont à titre gracieux.

Emma. — Toute femme doit connaître la Crème de Beauté Dalyb. Trois qualités : le N° 1 convient à tous les épidermes ; le N° 2 aux peaux sèches ; le N° 3 aux peaux grasses. Notice gratuite donnant avis précieux sur soins de beauté et hygiène intime. Toutes bonnes maisons et Parfumerie Dalyb, Service L, 20, rue Godot-de-Mauroy.

Une abonnée. — Massez fréquemment vos doigts, comme si vous vous gantiez. Vous pouvez aussi les tremper dans du collodium.



MODES ET CHIFFONS

Semaine très calme dans la mode et la couture. En pleine morte-saison, la plupart des maisons en profitent pour fermer plusieurs jours pour Noël et le premier de l'an. Ce n'est encore que dans l'esprit des couturiers qu'est la nouveauté de la saison printanière ; après cette période de vacances, ils vont se mettre à chercher, combiner, inventer. Comment nous vêtiront-ils cet été ?... De robes plus longues certainement, et d'une ampleur modérée. Mais la silhouette restera-t-elle droite ? Ou bien adopterons-nous la robe « tonneau », s'élargissant aux hanches pour se rétrécir au bas, sans rappeler la robe entravée, toutefois, car il faut garder de l'aisance, et de plus en plus, puisque les moyens de locomotion deviennent chaque jour plus rares et plus encombrés.

Les chapeaux commencent, eux, à montrer quelque nouveauté. Selon l'habitude, dès la fin de janvier, on va voir quelques chapeaux de paille. C'est généralement le signal attendu par le froid et la neige pour se faire plus âpres et plus agressifs.

Puisque nous sommes au chapitre chapeau, disons et redisons combien sont peu seyantes certaines formes actuelles. Ce chapeau de velours noir tendu ou apprêté, qui emboîte étroitement la tête comme une petite toque et tout à coup s'évase pour former de grandes ailes raides, est un chapeau agaçant : d'abord parce qu'on le voit répété, avec quelques variantes, à un grand nombre d'exemplaires, ensuite parce qu'il vous donne l'envie irrésistible de le mettre le haut en bas. Ils seraient beaucoup plus coiffants, ces tricorne d'une ligne invraisemblable avec la partie évassée faisant une passe un peu cloche sur les yeux et un fond droit raisonnable : imaginez-les renversés, c'est tout à fait cela. Il se peut que, la saison prochaine, le chapeau un peu grand redevienne à la mode : capelines souples à fond timbale assez volumineux ; bretons aux bords assez larges ; cloches mettant sur le visage une pénombre seyante.

Les toques, elles-mêmes, sont plus larges, moins plaquées, laissant aux cheveux la place de quelques frisons ou d'un ou deux crans d'ondulation. Les paradis et les aigrettes font aussi leur réapparition — quelques flans de paradis piqués sur la calotte d'une capeline, ou mieux une couronne légère de brins de paradis ou de crosses qui adoucit la sécheresse de la passe. En tout cas, il convient d'en user avec discrétion, car le chapeau actuel, fait pour accompagner des robes très simples, demande peu de garniture. On a beaucoup abusé des broderies et ornements de métal, c'est devenu extrêmement commun. Les belles épingles piquent toujours une petite note claire sur les chapeaux sombres et sans ornementation : en cristal gravé, ou taillé avec incrustation de menues pierres. Il en est de très nouvelles ; en bois aussi, puisque les bijoux de bois sont des fétiches à la mode.

On fait quelques tailleurs nouveaux avec de petits paletots sacs caracos et casaquins drôles qui donneront à la silhouette une ligne très jeune et la dégageront beaucoup après l'enveloppement confortable du long vêtement d'hiver. La tendance nouvelle qu'ont les manches à s'élargir du bas convient bien du reste à ce genre de jaquette. Il y a des vestes bretonnes entièrement boutonnées et brodées qui seront charmantes pour celles qui vont dans le Midi, et que nous verrons ici dès les premières journées ensoleillées. Sous les jupes certainement plus longues et pas le moins du monde étalées, on apercevra moins les jambes. Est-ce pour cela que, chez les bonnetiers en renom, on voit des bas d'une nouveauté assez voyante ? Des bas rayés, des bas écossais, qui resteront naturellement dans le domaine de la fantaisie, de la note amusante à porter avec tel ou tel costume. Mais le bas noir (car on revient beaucoup à la chaussure toute noire) reste le bas de fond classique, correct, des femmes qui veulent être élégantes et simples à la fois, ce qui n'est pas si facile qu'on le pense !...

Jeanne Farmant.

RAPPELEZ-VOUS

Il ne faut pas confondre la Crème Simon, à la glycérine, avec les produits similaires sans glycérine qui, en vieillissant, seulement de quelques semaines, se dessèchent dans les pots qui sont alors à moitié vides.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Tailleur de satin noir à longue jaquette, garni de loutre. Toque de satin. — 2. Robe de gabardine sable, garnie de grosse soutache bleu vif. Ceinture de velours bleu. Breton de panne noire. — 3. Pelote à épingles imitant de gros fruits et feuillages en soie de teinte naturelle. — 4. Pour recevoir : Robe de crêpe Georgette gris acier, brodée de chenille et de perles. Ceinture de tissu à gland de perles. — 5. Robe de drap souple tilleul, bordée de taupe. Ceinture même tissu, nouée très lâche. — 6. Chapeau de velours saphir piqué d'un gros camée. — 7. Robe manteau en bure cigare, garnie de boutons de cuir, garniture et manchon de kolinsky. — 8. Grand chapeau breton à bord crénelé en velours blanc, garni de plumes de paradis du même ton.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

« La représentation de *les Affaires sont les affaires* — dont je viens de revoir le brillant premier acte — est donnée, ce mercredi, devant une nombreuse assemblée. »

L'après comédie de M. Octave Mirbeau exerce sur le public une puissante fascination, parce que, à l'encontre d'une certaine école qui, spéculant sur la naïveté du spectateur ou du lecteur, lui offre le mirage trompeur d'un réalisme extérieur basé sur la fausse bonhomie d'un langage soi-disant populaire aussi conventionnel dans la trivialité que peut l'être le style trop académique d'une autre catégorie d'écrivains, M. Mirbeau s'applique surtout à rendre vigoureusement l'idée, plus désireux de convaincre, de captiver son auditoire, ou même, si vous le voulez, de s'imposer à son attention que de l'éblouir, d'aucuns n'hésiteraient pas à écrire de « l'épater ». En cela, M. Octave Mirbeau s'affirme vraiment français, car la caractéristique de notre littérature nationale pourrait se résumer en ces termes : une pensée limpide formulée dans une expression claire. La préciosité revêt diverses formes; parfois elle descend de la rue dans la rue. Mais ceux qui s'y abandonnent n'écrivent que pour leur époque; les véritables chefs-d'œuvre sont compris dans tous les temps.

À côté de l'admirable beauté de l'œuvre, il faut ériger sur le même plan la vivante, l'éloquente, la féline composition du protagoniste. M. de Féraudy incarne avec la même puissance et la même sincérité Isidore Lechat et M. Jourdain, le terrible chat-tigre et le pauvre gros matou qui se laisse tondre si sottement; c'est là une rude tâche que seul un grand artiste est capable d'accomplir.

Emile Mas.

La répétition générale d'aujourd'hui. — Aujourd'hui, au Gymnase, à 1 h. 15, répétition générale de *la Veille d'armes*, pièce en cinq actes de MM. Claude Farrère et Lucien Népoty. La première aura lieu demain, vendredi. Le service de seconde ne sera reçu que dimanche soir.

À l'Opéra. — Mlle Mireille Berthon, qui obtint l'été dernier le premier prix aux concours du Conservatoire, fera ses débuts à l'Opéra, dimanche prochain, dans le rôle de *Thais*.

Au Théâtre Edouard-VII. — A la revue de Rip *All Right* succédera — le plus tard possible — l'opérette de M. André Borge, musique de M. Cuvillier : *Son petit frère*, dont les principaux rôles seront interprétés par Marguerite Deval, Colin et Henry Defreyn.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche 7 janvier, à 3 heures, douzième concert (série B) avec le concours de M. Charles Herman. Ecole française : *Benvenuto Cellini* (ouverture) (H. Berlioz); *la Mer* (1^{re} audition), poème symphonique en quatre parties (André Dulaurens) : I. Espaces, Calme; II. Rochers, Escarpements, Gouffres; III. Clair de lune; IV. Soleil couchant; *Concerto russe*, pour violon et orchestre (Ed. Lalo) : I. Prélude et Allegro; II. Lento (Chants russes); III. Intermezzo; IV. Introduction (Chants russes); *Vivace* (Chants russes), M. Charles Herman; *la Procession nocturne*, poème symphonique (H. Rabaud); *Symphonie en ut mineur*, avec orgue (Camille Saint-Saëns) : 1^{re} partie : Adagio, Allegro moderato, Poco adagio; 2^e partie : Allegro moderato, Presto, Maestoso, Allegro. A l'orgue, M. Gabriel Pierné. Au piano : Mme Marthe Le Breton et Mlle Yvonne Diezner. Le concert sera dirigé par M. Camille Chevillard.

À l'Apollo. — *Les Maris de Ginette* continuent leur fructueuse carrière. Mariette Sully ayant été souffrante pendant deux jours a été remplacée par Mme Cossira, qui a joué le rôle de Ginette à la satisfaction de tous. Aujourd'hui, mati-

née et soirée avec Galipaux et Mariette Sully dans « la Galipette ». Téléphone Central 72-21.

Aux Capucines. — Aujourd'hui, en matinée, à 2 h. 1/2, et le soir, à 8 h. 1/2, le grand succès, *Crème-de-Menthe... Allô !* la revue de MM. Lucien Boyer et Bataille-Henri; *la Clef*, comédie de M. Montorge, et *Aux chandelles !* le prologue de M. Hugues Delorme, avec la brillante interprétation qui contribue au succès de ce nouveau spectacle : Mmes Jane Danjou, Mériodol, Reine Dernas, Rysor, Pierrette Madd et Hilda May, MM. Bérthoz, Arnaudy, C. Bataille, Des Mazes, etc.

JEUDI 4 JANVIER

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Athalie*, les Nouveaux pauvres.
Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Manon*.
Odéon. — A 2 h. 15, *le Cid*, *le Babillard*.
Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, *les Cloches de Corneville*.
Même spectacle que le soir : *Antoine*, 2 h. 30; *Apollo*, 2 h.; *Athénée*, 2 h. 15; *Ba-Ta-Clan*, 2 h. 30; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15; *Capucines*, 2 h. 30; *Châtelet*, 2 h.; *Cluny*, 2 h.; *Th. Edouard-VII*, 2 h. 45; *Gaité*, 2 h. 30; *Grand-Guignol*, *Gymnase*, *Th. Michel*, 2 h. 45; *Nouvel-Ambigu*, *Porte-Saint-Martin*, 2 h.; *Palais-Royal*, 2 h. 30; *Réjane*, 1 h. 45; *Renaissance*, 2 h. 30; *Scala*, *Variétés*, 2 h. 15.

La Soirée

Opéra. — A 7 h. 30, *Samson et Dalila*.
Comédie-Française. — A 8 heures, *Primerose*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *les Quatre journées*.
Odéon. — A 7 h. 30, *Henri III et sa cour*.
Théâtre-Lyrique. — A 8 heures, *Véronique*.
Antoine. — A 8 h. 30, *le Crime de Sylvestre Bonnard*.
Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas ma mari*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Jean de la Fontaine*.
Châtelet. — Samedi, à 7 h. 30; dimanche, à 2 h. et à 7 h. 30, *Dick, roi des chiens policiers*.
Gaité. — A 8 h. 40, *Mette*.
Gymnase. — *La Veille d'armes* (répétition générale).
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bis !*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.
Sarah-Bernhardt. — A 8 h., *l'Algon* (sauf lundi et vendredi).
Apollo. — A 8 heures, *les Maris de Ginette*.
Capucines (tél. Gut. 56-40). — A 8 h. 15, *Crème-de-Menthe... Allô !* revue; *la Clef*; *Aux chandelles !*.
Réjane. — A 7 h. 45, *l'Oiseau bleu*.
Renaissance. — A 8 heures, *la Guerre et l'Amour*.
Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.
Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouard).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *la Revue anticafardiste*.
Olympia (Central 44-58). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.
Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 15, *Mlle Cyclone*; *le Noël du Poilu*. Location 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.
Omnia-Pathé. — *Patrie*, le Masque aux dents blanches (3^e épisode), *Une partie de pêche*. Actualités militaires.

LES INONDATIONS

La décrue de la Seine. — La situation en province

Etale lundi, la Seine est en baisse. Dans la journée d'hier, la décrue s'est précisée, et les craintes sérieuses que l'on avait dans les services des transports par voie d'eau commencent à s'atténuer. Cependant, les débarquements restent difficiles en raison de l'immersion des berges, notamment en aval de Paris, à Saint-Denis, à Saint-Ouen, Courbevoie, Asnières, etc.

Les nouvelles de province signalent que les eaux se sont répandues dans toutes les prairies riveraines de la Saône et du Doubs. A Saunières, près de Chalonsur-Saône, la route a été coupée en plusieurs endroits. Au hameau de La Barre, la route est également coupée. A Navilly, sur la route de Lavilleneuve, la circulation est rendue impossible. La situation est la même sur les routes de Longepierre, de Saint-Martin-en-Gâtinois et de Palleau.

— J'ai reçu ce matin une lettre de Lionel d'Orval de Trévenec.

— Ah! fit André, surpris... Que dit-il?

Madeleine, qui ne prévoyait pas la question, fut gênée. André le sentit, il baissa la tête, cessant de regarder sa sœur pour rendre la confiance plus facile.

— Il m'annonce qu'il est embarqué à bord du *Terrible*, qu'il va prendre la mer à la recherche d'un ennemi qu'il souhaite rencontrer.

— Oui, c'est un brave et... le jeune homme hésita — j'espère que tu lui as répondu ? Nous nous aimons beaucoup, tu le sais. Toi et lui, vous êtes mes deux réelles affections. En ces heures tragiques, ma chérie, c'est réconfortant, ces affections-là... Sans être pratiquant, Lionel reste catholique sincère. Il lui sera doux de savoir que parfois une prière sortira de tes lèvres en faveur de tous ceux que menacent les périls de la mer ou de la bataille... — J'ai répondu, balbutia la jeune femme.

— Et quoi ?

— Je n'ai pas pensé à lui dire que je prierais pour lui, mais comme il semblait accepter presque joyeusement la mort, je lui ai écrit : « Vivez ! »

Sans ajouter un mot André se leva, vint à sa sœur et, lui poussant la tête en arrière avec ses deux mains légèrement posées sur les tempes, il embrassa longuement les yeux fermés de la jeune femme, qui, se sentant devinée, pénétrée d'un bonheur qui la faisait presque souffrir, tant il était intense, rougit encore davantage.

André reprit sa place et avala son café d'un trait.

Sur ces deux cœurs venait de passer une minute inoubliable.

Après le repas, André et sa sœur redigèrent la requête par laquelle Madeleine demandait au président du tribunal la faculté de se retirer en Bretagne avec sa petite fille. En même temps, elle l'in-

FAITS DIVERS

PARIS

Un drame dans un hôpital. — Hier matin, à 6 heures, Mlle Jeanne Glet, âgée de vingt-cinq ans, infirmière à l'hôpital Laënnec, a été frappée, dans un couloir, d'un coup de rasoir à la figure par un garçon de salle du même hôpital, Jean Larouel, âgé de vingt-quatre ans. Le meurtrier s'est ensuite ouvert la gorge. Les deux blessés sont dans un état grave.

Tragique mésaventure d'un soldat. — Vers 11 heures, hier matin, entre les stations du Métropolitain « Château-Landon » et « Gare de l'Est », des employés ont découvert, étendu sur la voie, dans une mare de sang, le soldat Paul Dudout, âgé de vingt-quatre ans, conducteur aux convois automobiles de la section de Versailles. Le malheureux avait les deux jambes coupées et de profondes blessures à la tête.

Transporté à l'hôpital Lariboisière, on parvint à le ranimer, mais il ne se rappelait plus dans quelles circonstances il était tombé du train. D'autre part, et cela est étrange, aucune déclaration n'a été faite de sa chute.

Le commissaire de police du quartier a ouvert une enquête.

Accident mortel. — Un tramway de la ligne « Gare de Lyon-Avenue Henri-Martin » a heurté, dans la soirée, Cours-la-Reine, une charrette conduite par un jeune homme de dix-sept ans, Marcel Legrand, lequel, projeté sur la chaussée, a été tué sur le coup.

DÉPARTEMENTS

Une automobile attaquée par des bandits. — LYON. — Sur le territoire de la commune de Saint-Priest (Isère), trois jeunes gens, âgés de dix-sept à dix-huit ans, postés sur la route à l'écart des habitations, ont attaqué à coups de revolver une auto conduite par le chauffeur Rivière, rentrant à Lyon. Aux premiers coups de feu, celui-ci stoppa. Les malfaiteurs, alors, se précipitèrent sur lui et tirèrent encore. Il tomba blessé. Les assassins jetèrent le malheureux dans le fossé de la route, s'emparèrent de l'auto et prirent la fuite. La victime a été relevée mourante.

Le Parquet de Vienne a ouvert une information.

Les garçons de café ne veulent plus payer de « frais »

Depuis longtemps, et même avant la guerre, par des menaces de grève, les garçons limonadiers-restaurateurs, syndiqués ou non, réclamaient la suppression des « frais ».

Ils estimaient que cette pratique ancienne, qui consiste à payer au patron, tous les matins, une certaine redevance en rapport avec l'importance de l'établissement et du rendement supposé des pourboires, comportait, en réalité, une trop grande inégalité de traitement entre travailleurs d'une même profession.

Au surplus, l'augmentation constante des tarifs due à la prolongation de la guerre entraîne une diminution du nombre et de la générosité des clients. Et, dans certains endroits, le paiement des « frais » se transforme lentement en une charge.

Mais un premier exemple, qui semble devoir entraîner l'acceptation de cette revendication essentielle des garçons limonadiers-restaurateurs, vient d'être donné par le directeur du Café d'Angleterre : par signature, il s'est engagé avec leur syndicat à libérer son personnel de cette contribution quotidienne.

formait de la réelle nationalité de son mari. Elle était ainsi, à l'aide de matériaux solides, sa demande en divorce et son désir d'échapper à la nationalité allemande, acquise du fait de son mariage.

Deux heures sonnaient quand ils eurent terminé.

André, qui devait s'embarquer le soir même pour Marseille et Alger, manifesta le désir d'aller jusqu'à la pension embrasser la petite Germaine, et Madeleine saisit avec joie l'occasion de voir sa fille.

La pension était peu distante, quoique à l'autre bout de la ville, près de la forêt. Madeleine, dans le but de garder plus longtemps son frère auprès d'elle, proposa de s'y rendre à pied.

André était heureux de respirer cet air léger dont, depuis si longtemps, il avait oublié la saveur, heureux d'arpenter une route de France et de vivre sous son ciel. Il passa le bras de sa sœur sous le sien et tous deux, jasant comme au temps de leur enfance, arrivèrent à la pension.

Au coup de cloche une porte s'ouvrit et André, qui ne connaissait pas les aînés, se trouva dans un vestibule tout blanc, sans autre décoration que deux cadres de bois noir renfermant des images de piété.

Une sœur s'avança, légèrement courbée par un salut.

— Ma sœur, lui dit Madeleine, voici mon frère qui repart ce soir et qui voudrait embrasser sa nièce, Germaine Weimer; j'espère que Madame la supérieure voudra bien y consentir ?

Au nom de Germaine Weimer, la sœur avait eu un mouvement de surprise, mais Madeleine ni son frère ne le remarquèrent, tant il fut bref et aussitôt dissimulé.

— Je vais prévenir notre révérende mère, madame; veuillez entrer ici et vous asseoir.

Ils furent introduits dans un modeste salon,

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 4 JANVIER 1917

5

E.-M. LAUMANN et JEAN BOUVIER

L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

PREMIERE PARTIE

LE CALVAIRE D'UNE MÈRE FRANÇAISE

II

Madeleine

Madeleine allait crier : « Je le sais ! » mais elle se contint. Son visage se couvrit d'une rougeur intense et son trouble allait être remarqué quand Kelly, entrant, annonça :

— Madame est servie.

André offrit son bras à sa sœur et tous deux passèrent dans la salle à manger suivis par Kelly qui n'avait d'yeux que pour le beau spahi.

Le jeune homme montra ce que peuvent faire vingt ans et un bon appétit : il dévora. Madeleine, trop émue ou trop heureuse, ne mangeait pas.

Elle se demandait si elle instruirait son frère de la lettre de Lionel. Sa pudeur de femme s'y refusait, sa loyauté lui en faisait un devoir. Elle fut deux fois sur le point de risquer l'aveu, puis elle recula. Enfin, s'y décidant, elle dit :

FOOTBALL RUGBY

« The Monitors ». — Ce titre, vous semble-t-il, est celui d'une société sportive anglaise ? En aucune façon ! C'est le titre d'une société de rugby que vient de fonder l'école normale d'instituteurs de Ponthénay.

Comme l'observe judicieusement la Renaissance, nous aimons beaucoup les Anglais, mais, tout de même, on nous permettra de trouver que « The Monitors », pour désigner une société sportive d'instituteurs français, c'est peut-être assez mal trouvé.

Communiqués

« Croix-Rouge britannique. — Les examens faisant suite aux cours de nursing viennent de se terminer avec vingt-deux élèves ayant reçu le diplôme.

Une nouvelle série de conférences et de démonstrations pratiques de « first aid » commencera le mercredi 10 janvier, à 5 heures. Ces cours dureront six semaines. Le nombre des élèves est limité.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire, 32, avenue d'Iéna.

La Fédération de l'Union Fraternelle des Militaires réformés n° 1 tiendra une réunion le 11 janvier, à 10 heures du matin, à la mairie du dixième arrondissement, sous la présidence de MM. les généraux Brugère et Mallette.

Le comité de la Société des Artistes indépendants se réunira le 8 janvier, à 2 heures, au siège social, 18, rue Mazarine. Le 18^e groupement fera son exposition à la Galerie Boutet de Monvel, 18, rue Tronchet, au profit de la Fraternité des Artistes.

On vient de fonder, sous le nom de « l'Héroïque », une chorale réservée aux mutilés de la guerre. — On s'inscrit chez M. Maxime Thomas, 28, rue Nollet-Paris.

La Bourse de Paris

DU 3 JANVIER 1917

Le marché conservé une allure fort satisfaisante, bien que le volume des transactions demeure toujours assez étroit. Au parquet, il nous faut noter une nouvelle avance de notre 3 0/0 perpétuel à 61.50, tandis que le 5 0/0 consolide sa hausse de la veille à 88.35. Dans le groupe des fonds étrangers, l'attention continue à se porter sur l'Extérieure, qui passe de 103 à 104.10 ; Russes calmes.

Du côté des établissements de crédit, on a traité le Lyonnais à 1.200 contre 1.180 hier.

C'est toujours la fermeté qui prédomine sur nos grands Chemins, parmi lesquels le P.-L.-M. s'améliore à 1.035, le Nord à 1.300, le Midi à 900. Lignes espagnoles sans changement.

Les Cuprifères font bonne contenance, le Rio à 1.765, le Boléo à 1.008.

En banque, les industrielles russes sont diversement traitées. Cuprifères américaines en légère avance.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.79 ; Suisse, 115 1/2 ; Amsterdam, 238 ; Péterograd, 172 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 85 ; Barcelone, 625.

METALLS A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 133 1/2 ; cuivre liv. 3 mois, 129 1/2 ; électrolytique, 143 1/2 ; étain comptant, 182 1/4 ; étain liv. 3 mois, 184 ; zinc comptant, 50 1/4 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 36 d. 1/2.

F^{me} de POSTICHES et Uneveux en Gros.
HERMOSA, 24, Boul. de Strasbourg, Paris.
Exécute égal commandes particulières au prix de fabrique.
Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec démolitions.



PILES, BOITIERS, AMPOULES

L. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris.
Catalogue franco
VENTE EN GROS. — AGENTS DEMANDÉS

Maladies de la Femme

LA MÉTRITE



Exiger ce portrait
d'appétit, aux idées noires, doit craindre la MÉTRITE.

Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses, accompagnées de coliques, maux de reins, douleurs dans le bas-ventre ; celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Maux d'estomac, Vomissements, Renvois, Aigreurs, Manque

La femme atteinte de Métrite guérira sûrement sans opération en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Le remède est infailible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire. La Jouvence de l'Abbé Soury guérit la Métrite sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrise.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénine des Dames (la boîte 1 fr. 50).

La Jouvence de l'Abbé Soury est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Mauvaises suites de couches, Hémorragies, Pertes blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Étournements, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury dans toutes pharmacies : le flacon, 4 fr. ; franco gare, 4 fr. 60 ; 3 flacons, expédiés franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé Pharm^{ie} Mag. DUMONTIER, Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits). 292

APPARTEMENTS MEUBLÉS

Si vous cherchez un appartement, louez-en un non meublé et adressez-vous à la Maison JANIAUD qui le meublera à votre goût et en fera l'installation complète en location.

Maison spéciale, fondée en 1880, rue Rochechouart, 61.

FEMMES ENFANTS, ADULTES VIEILLARDS

pour vous PRÉSERVER des Rhumes, Maux de Gorge, Laryngites, Bronchites, Grippe, Influenza, Asthme, Emphysème, etc.

comme pour les SOIGNER ÉNERGIQUEMENT Faites un usage habituel

PASTILLES VALDA

Ayez-en toujours sous la main !

Procurez-vous-en de suite, mais refusez impitoyablement les pastilles qui vous seraient proposées au détail pour quelques sous : ce sont toujours des imitations

VOUS NE SEREZ CERTAINS D'AVOIR Les Véritables

PASTILLES VALDA

que si vous les achetez en BOITES de 1.50 portant le nom

VALDA

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Le « REGYL » guérit maladies d'ESTOMAC anciennes

Laboratoires FIEVET, 53, r. Réaumur

La boîte 5 fr. c. mand.

DEVELOPPEMENT DE LA POITRINE

TRAITEMENT du DOCTEUR NOTY - RÉSULTAT en 20 JOURS

Traitement interne absolument inoffensif (Pilules) et externe (Baume)

Pilules : le flacon 10 fr. — Baume : le tube 4 fr. — Traitement complet : 1 flacon et 2 tubes franco 16 fr.

BROCHURE EXPLICATIVE n° 21 SUR DEMANDE — 91, rue Pelleport — PARIS

surtout meublé de sièges. Au mur, entre une image de la Vierge et une autre du Christ, un portrait de Benoît XV dans un cadre doré.

— C'est moins gai qu'une caserne. Pauvre petite ! dit André.

Un pas feutré glissa derrière une porte qui s'ouvrit, et la supérieure entra.

Madeleine renouvela sa demande.

Comme la sœur tourière, la supérieure manifesta aussitôt une assez vive surprise, mais elle ne la dissimula pas.

— Madame, Germaine Weimer n'est plus ici.

— Comment, plus ici ?

— Non ! M. Weimer, son père, muni d'une autorisation particulière du tribunal, je crois, est venu la chercher avant-hier matin. Elle doit rentrer ce soir à huit heures.

Madeleine, d'un seul coup, envisagea la vérité. Le choc fut si dur pour elle qu'elle chancela et tomba dans un fauteuil, mais son énergie était grande : elle ne s'évanouit pas.

André, comprenant qu'il fallait la laisser à elle-même, questionna la supérieure :

— Veuillez, madame, nous dire dans quelles circonstances, et quand, M. Weimer est venu chercher la petite Germaine.

— Je vous le répète : avant-hier matin, avec une grande voiture de voyage. Il m'expliqua qu'il voulait conduire l'enfant à Paris pour lui commander un trousseau et des robes. Comme je lui disais que je n'avais pas le droit de confier l'enfant aux parents en dehors des jours désignés il me répondit qu'il avait prévu le cas et qu'il avait une autorisation ; et, en effet, il me la montra.

— Vous l'avez, cette autorisation ?

— Oui, je l'ai gardée pour ma décharge.

— Pouvez-vous nous la faire voir ?

— Certainement.

La supérieure s'en fut tirer un cordon. Le bruit

d'une clochette retentit, au dehors. Une sœur se présenta aussitôt.

— Allez me chercher les papiers que vous trouverez sur mon secrétaire.

La sœur s'inclina et disparut.

Madeleine avait repris son empire sur elle-même.

La sœur revint et, dans le monceau de papiers qu'elle apporta, la supérieure trouva vite une feuille qu'elle tendit à André.

L'autorisation était régulière, la responsabilité de la supérieure hors de cause. Cependant elle comprit que le départ de sa pensionnaire causait peut-être un malheur et essaya d'en atténuer la portée.

— Le délai de cette permission n'est pas écoulé, dit-elle. Attendez patiemment jusqu'à 8 heures ce soir : sans aucun doute, M. Weimer ramènera l'enfant.

— Je n'en crois rien, répondit André. Nous n'avons, au contraire, pas une minute à perdre. Viens, dit-il à sa sœur.

Et, l'aidant à se lever, il l'entraîna, accompagné par la supérieure, qui se perdait en consolations et en excuses.

A la maison, une lettre attendait Madeleine. Cette lettre portait le timbre de Liège. L'écriture était celle d'Othon Weimer.

Ce fut André qui rompit l'enveloppe et lut pendant qu'une flamme de haine et de colère brillait au fond de son regard bleu :

« Madame,

« Il vous a plu de mettre en action contre moi la justice de votre pays. Soit ! Moi, je vais rejoindre le pays qui n'a jamais cessé d'être le mien, malgré toutes les naturalisations du monde, et au service duquel je vais mettre mon épée. Toutefois, comme vous pourriez encore méconnaître

mon autorité et les intérêts que je laisse derrière moi, me desservir de toute votre haine et poursuivre cette action en divorce dont je ne veux pas, pour l'instant du moins, j'emporte votre fille comme otage.

« Voici mes ordres : Vous retirerez votre plainte et vous irez habiter en Suisse, sur les bords du lac de Constance. Là, vous garderez votre nom d'épouse : Madeleine Weimer, et vous vivrez avec votre fille sous la surveillance de ma sœur, Charlotte Weimer.

« Faute de vous conformer à ces ordres, votre fille, que je n'aime pas parce que vous lui avez appris à ne point m'aimer, restera à ma discrétion. C'est vous seule qui, par vos décisions, ferez le bonheur ou le malheur de son existence.

« Je reste, en attendant de revenir en vainqueur,

« OTHON WEIMER,

« Capitaine au 2^e régiment de la garde. »

Madeleine, très pâle, le visage bouleversé par la douleur, regarda son frère.

— Que faire à présent ?

— Ton devoir.

— De mère ?

— De femme, avant tout. Il faut lancer la justice aux trousseaux de Weimer. Il faut prendre des mesures, ne pas faiblir. Tout n'est peut-être pas perdu. Allons, viens !

— Où ?

— A Paris !

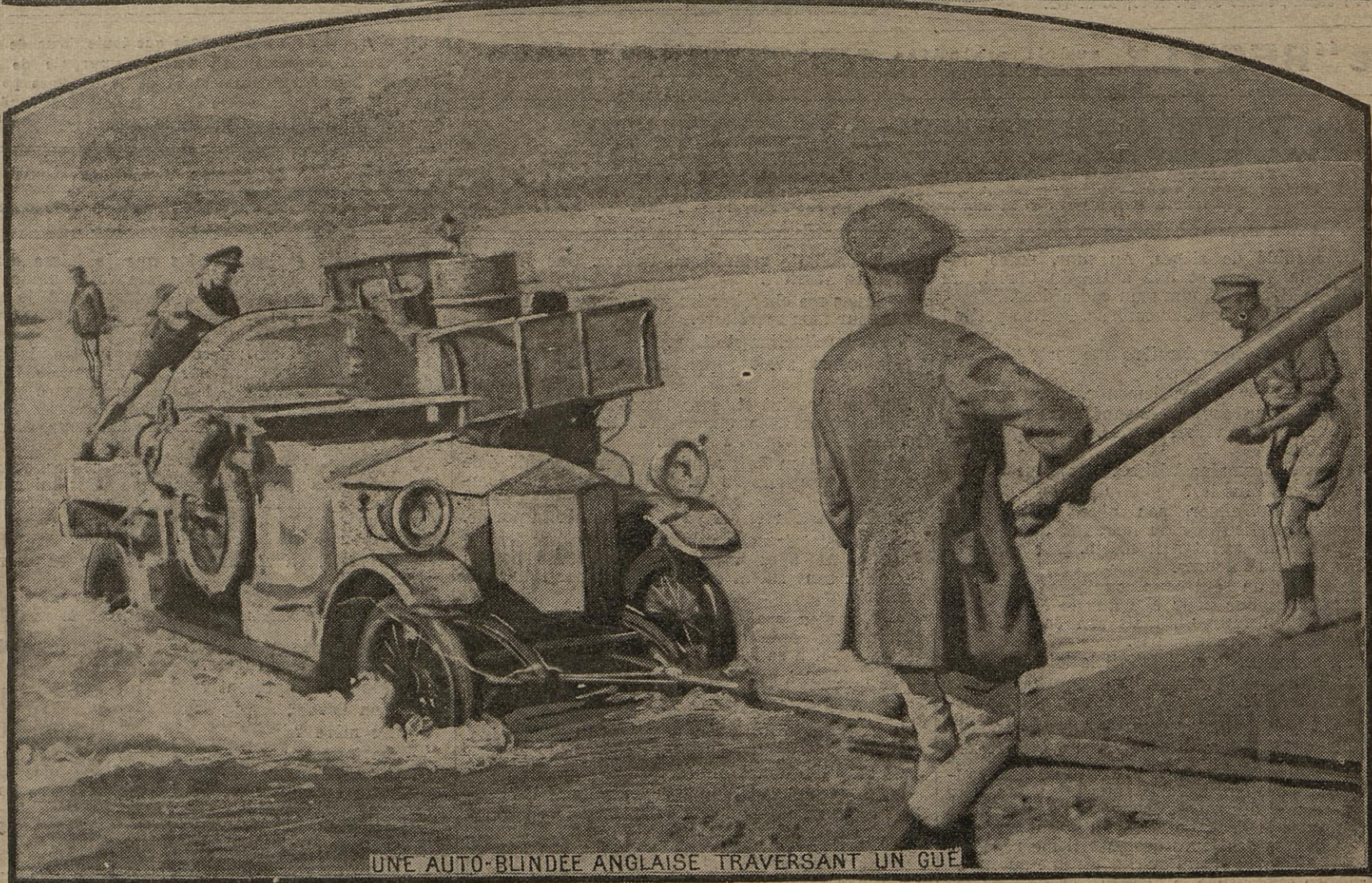
André savait qu'il tentait l'impossible : le fugitif avait vingt-quatre heures d'avance sur eux.

(A suivre.)

Les autos blindées de l'armée russe au Caucase



LE GRAND-DUC NICOLAS (X) EN TOURNÉE D'INSPECTION



UNE AUTO-BLINDEE ANGLAISE TRAVERSANT UN GUÉ

Si les Russes opérant au Caucase n'ont pas encore de « tanks », au moins tirent-ils le plus excellent parti des nombreuses automobiles blindées britanniques qui leur ont été envoyées par nos alliés. Le grand-duc Nicolas, vice-roi du Caucase, se rend ici à une revue où il va précisément inspecter ce précieux matériel de guerre.